

LES FAISCEAUX.

Chez les Romains, les faisceaux étaient composés de branches d'orme, au milieu desquelles il y avait une hache dont le fer était en haut ; le tout attaché et lié ensemble.

Numa, Silius Italicus, et la plupart des Romains nous apprennent que ce fut le roi Tarquin qui le premier apporta de Grèce à Rome l'usage des faisceaux,

et que celui des anneaux, des chaises curules, des habits de pourpre, symboles de la grandeur de l'Empire. Quelques auteurs prétendent néanmoins que Numa fut l'auteur de cette institution,

et qu'il emprunta des Étruriens, et que le nombre de douze faisceaux qu'il faisait porter devant lui répondait au nombre de douze peuples qui lui pronostiquèrent son règne, ou des douze peuples d'Étrurie qui, en créant roi, lui donnèrent chacun un faisceau pour lui servir de porte-faisceaux.

Quoi qu'il en soit, cet usage subsista, non seulement sous les rois, mais aussi sous les consuls et sous les premiers empereurs. Les faisceaux étaient les marques de la souveraine dignité. Les consuls se les faisaient porter après l'expulsion des rois ; de sorte qu'ils étaient que : *prendre les faisceaux* et *porter les faisceaux* sont les propres termes dont on se servait quand on était reçu à la charge de consul, ou quand on en était démis.

Il y avait vingt-quatre faisceaux pour les préteurs des provinces, et les proconsuls ; mais les décenvirs, peu de temps après leur entrée en exercice, prirent chacun douze faisceaux et douze licteurs, avec un faste et un orgueil insupportables.

Ceux qui portaient les faisceaux étaient les exécuteurs de la haute justice ; parce que, suivant les anciennes lois de Rome, les coupables étaient battus de verges avant que d'avoir la tête tranchée, lorsqu'ils méritaient la mort.

Quand les magistrats, qui de droit étaient précédés par des licteurs portant des faisceaux, voulaient marquer de la déférence pour le peuple, ils renvoyaient leurs licteurs, ou faisaient baisser devant eux leurs faisceaux.

C'est ainsi qu'en usa Publicus Valérius après être resté seul dans le consulat ; il ordonna, pendant qu'il jouissait de toute l'autorité, qu'on séparât les haches des faisceaux que les licteurs portaient devant les consuls, pour faire entendre que ces magistrats n'avaient pas le droit de glaive, symbole de la souveraine puissance ; et dans une assemblée publique, la multitude aperçut avec plaisir qu'il avait fait baisser les faisceaux de ses licteurs, comme un hommage tacite qu'il rendait à la souveraineté du peuple romain. Ce fut cette sage conduite, que ses successeurs ne suivirent pas toujours, qui fit donner à ce grand homme le nom de *Publicola*. Mais ce fut moins pour mériter ce titre glorieux que pour attacher plus étroitement le peuple à la défense de la liberté qu'il relâcha de son autorité.

En 1792, les monnaies françaises portaient d'un côté la face du roi, et de l'autre un faisceau surmonté d'une pique supportant le bonnet phrygien. — En 1793, sous la

Salon de 1848.



Peyronnet pinx.

Narquet.

Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens, 1.

16^e année.

LES FAISCEAUX.

Chez les Romains, les faisceaux étaient composés de branches d'orme, au milieu desquelles il y avait une hache dont le fer sortait par en haut ; le tout attaché et lié ensemble.

Florus, Silius Italicus, et la plupart des historiens nous apprennent que ce fut le vieux Tarquin qui le premier apporta de Toscane à Rome l'usage des faisceaux, ainsi que celui des anneaux, des chaises d'ivoire, des habits de pourpre, symboles de la grandeur de l'Empire. Quelques autres écrivains prétendent néanmoins que Romulus fut l'auteur de cette institution, qu'il l'emprunta des Étruriens, et que le nombre de douze faisceaux qu'il faisait porter devant lui répondait au nombre des oiseaux qui lui pronostiquèrent son règne, ou des douze peuples d'Étrurie qui, en le créant roi, lui donnèrent chacun un officier pour lui servir de porte-faisceaux.

Quoi qu'il en soit, cet usage subsista, non-seulement sous les rois, mais aussi sous les consuls et sous les premiers empereurs. Les faisceaux étaient les marques de la souveraine dignité. Les consuls se les arrogèrent après l'expulsion des rois ; de là vient que : *prendre les faisceaux* et *quitter les faisceaux* sont les propres termes dont on se servait quand on était reçu dans la charge de consul, ou quand on en sortait. Il y avait vingt-quatre faisceaux portés par autant d'huissiers devant les dictateurs, et douze devant les consuls : les préteurs des provinces, et les proconsuls en avaient six et les préteurs de ville deux ; mais les décemvirs, peu de temps après être entrés en exercice, prirent cha-

cun douze faisceaux et douze licteurs, avec un faste et un orgueil insupportables.

Ceux qui portaient les faisceaux étaient les exécuteurs de la haute justice ; parce que, suivant les anciennes lois de Rome, les coupables étaient battus de verges avant que d'avoir la tête tranchée, lorsqu'ils méritaient la mort.

Quand les magistrats, qui de droit étaient précédés par des licteurs portant des faisceaux, voulaient marquer de la déférence pour le peuple, ils renvoyaient leurs licteurs, ou faisaient baisser devant lui leurs faisceaux.

C'est ainsi qu'en usa Publicus Valérius après être resté seul dans le consulat ; il ordonna, pendant qu'il jouissait de toute l'autorité, qu'on séparât les haches des faisceaux que les licteurs portaient devant les consuls, pour faire entendre que ces magistrats n'avaient pas le droit de glaive, symbole de la souveraine puissance ; et dans une assemblée publique, la multitude aperçut avec plaisir qu'il avait fait baisser les faisceaux de ses licteurs, comme un hommage tacite qu'il rendait à la souveraineté du peuple romain. Ce fut cette sage conduite, que ses successeurs ne suivirent pas toujours, qui fit donner à ce grand homme le nom de *Publicola*. Mais ce fut moins pour mériter ce titre glorieux que pour attacher plus étroitement le peuple à la défense de la liberté qu'il relâcha de son autorité.

En 1792, les monnaies françaises portaient d'un côté la face du roi, et de l'autre un faisceau surmonté d'une pique supportant le bonnet phrygien.—En 1793, sous la

première république, les faisceaux avaient disparu, le bonnet phrygien paraissait seul au-dessus d'une paire de balances; maintenant, comme du temps des Romains, les

faisceaux ont reparu, portés devant les premiers magistrats de la République; mais au lieu de la hache, c'est une pique qui s'élève au milieu. ***

BIBLIOGRAPHIE.

Mois de Notre-Dame de la Treille, patronne de la ville de Lille, offrant aussi la forme de diverses neuvaines en l'honneur de la Sainte-Vierge.

Chaque jour de ce mois, dédié à Marie, se compose d'une *legende* et d'une *prière*, ou d'un *bouquet* (invocation en vers), d'une *méditation* et d'une *aspiration*.

Depuis des temps reculés la Sainte-Vierge était spécialement invoquée à Lille, sous le nom de Notre-Dame de la Treille, et son culte se confondait avec la fondation de cette ville; mais en 1254, des marques plus visibles de la protection de Marie prouvèrent que les hommages qui lui étaient rendus avaient été favorablement accueillis; ce fut alors que le peuple lillois décerna à Marie le titre de patronne de la cité, et le dimanche après la fête de la Sainte-Trinité fut spécialement destiné à honorer Marie sous le nom de *Notre-Dame de la Treille* ou *Notre-Dame de Lille*. Les habitants s'empressèrent d'établir une confrérie, qui reçut bientôt la sanction du pape Alexandre IV, et les registres de cette confrérie conservaient les noms célèbres des savants, des princes, des guerriers et des prêtres, qui s'y confondaient fraternellement, lorsque 1792 vit tomber l'antique collégiale de Saint-Pierre et l'antique confrérie qui se réunissait sous ses voûtes; mais en 1844, Grégoire XVI rendit à cette association tous ses anciens privilèges.

Pour vous donner une idée, mesdemoi-

selles, de ce mois de Marie, je vous citerai, au hasard, le seizième jour.

BOUQUET.

A tous les affligés Dieu donna sur la terre
Deux chers trésors : sa Croix et le Cœur de sa
[mère!]

MÉDITATION

Sur la perte des personnes qui nous sont chères :

Les affections sont les liens d'or qui attachent les hommes entre eux; mais, dénoués sur la terre ces liens ne sont-ils pas rattachés en d'autres lieux par la main du Seigneur? Pourquoi pleurer, âme chrétienne, une séparation de peu de jours? Les pleurs sont pour ceux qui n'ont point d'espérance. Est-elle morte l'âme que tu chérissais, l'âme qui répondait à ta tendresse? Rien n'a pu la détruire, et l'immortalité veille près de ce tombeau arrosé de pleurs si amers. Rapides voyageurs sur le chemin de la vie, nous nous retrouverons tous au port; ne pleurons donc pas des séparations de peu de jours; bénissons le Dieu qui disjoint et rassemble; que sa volonté soit la nourriture qui nous soutienne dans ces épreuves, et que notre résignation, nos prières, unies au sang divin de Jésus-Christ, méritent à ceux qui nous ont précédés le repos et la joie éternelle des saints.

Si la contemplation de la volonté divine ne suffit pas à nous affermir, que l'exemple des saints nous encourage. Voyons Marie, séparée d'abord pendant trois jours de la

sainte humanité de son cher Fils, reposant dans le tombeau; puis, voyons-la exilée sur la terre durant vingt-deux années après que cet adorable Sauveur fut remonté au ciel. Quelle solitude! quel bannissement! Mais aussi, de quelle admirable patience et de quelle résignation n'étaient pas accompagnés ces soupirs qu'à toute heure Marie élançait vers son Fils! Jamais désir ne fut plus ardent, jamais amour ne fut plus juste, puisque son Fils était aussi son Dieu. Mais elle s'humilia sous la volonté divine, jusqu'au jour où une voix lui dit : « Venez et vous serez couronnée ! »

Modèle admirable de soumission, Marie,

obtenez-moi, dans les maux de la vie, le seul bien que je veuille obtenir... la résignation aux décrets de Dieu.

ASPIRATION.

O! mère des douleurs! apprenez-moi à souffrir comme vous et avec vous!

Ce petit volume n'est pas signé, mesdemoiselles; mais madame Éveline Ribbecourt me pardonnera de divulguer ici son nom que vous avez lu avec reconnaissance au bas de nouvelles intéressantes, dont les sujets respirent à la fois la morale et la religion la plus pure.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LITTERATURE ETRANGERE.

THE BETTER LAND.

“ I hear the speak of the better land,
Thou call' st'its children a happy band;
Mother! oh! where is that radiant shore?
Shall we not seek it, and weep no more?
Is it where the flower of the orange blows,
And the fire-flies glance through the myrtle-
[boughs?
— Not there, not there my child ! ”

“ Is it where the feathery palm trees rise,
And the date grows ripe under sunny skies?—
Or, 'midst the green islands of glittering seas,
Where fragrant forests perfume the breeze,
And strange, bright birds, on their starry wings,
Bear the rich hues of all glory things?
— Not there, not there my child ! ”

“ Is it far away, in some region old,
Where the rivers wander o'er sands of gold?—
Where the burning rays of the ruby shine,
And the diamond lights up the secret mine,
And the pearl gleams forth from the coral
[strand—
Is it there, sweet mother, that better land?
— Not there, not there my child ! ”

LE MEILLEUR MONDE.

« Je t'entends parler d'un monde meilleur, tu appelles ses enfants : une troupe heureuse. Mère! où donc est-il ce radieux rivage? Ne le chercherons-nous pas, afin de ne plus pleurer! Est-ce où l'orange fleurit? où la mouche lumineuse brille au milieu des buissons de myrtes? — Ce n'est pas là, ce n'est pas là, mon enfant. »

« Est-ce là où le palmier panaché s'élève? Où la datte mûrit sous un ciel brûlant? Est-ce parmi les verdoyantes îles des mers étincelantes, là où des forêts odorantes parfument la brise, et où d'étranges, de brillants oiseaux, portent, sur leurs ailes étoilées, les riches couleurs de toutes les choses glorieuses? — Ce n'est pas là, ce n'est pas là, mon enfant. »

« Est-ce bien loin, dans quelque antique région, où les rivières roulent leurs eaux sur des sables d'or, où le rubis jette ses feux éblouissants, où le diamant est enfoui dans les mines qu'il éclaire, et où la perle étincelle sur une grève de corail? est-ce là, bonne mère, que se trouve le meilleur monde? — Ce n'est pas là, ce n'est pas là, mon enfant. »

“ Eye hath not seen it, my gentle boy!
Ear hath not heard its deep songs of joy;
Dreams cannot picture a world so fair —
Sorrow and death may not enter there;
Time doth not breathe on its fadeless bloom,
For, beyond the clouds, and beyond the tomb,
It is there, it is there my child!”

Mrs HEMANS.

« Nos yeux ne l'ont point vu, nos oreilles
n'ont point entendu ses chants de joie, nos son-
ges même ne peuvent nous représenter ce
monde si beau; le chagrin et la mort n'entrent
pas là; le temps même ne peut faner sa frai-
cheur; car, au delà des nuages, au delà de la
tombe, c'est là qu'il est, c'est là qu'il est, mon
enfant! »

M^{lle} NANCY THOMAS

LA FILLE DU SCULPTEUR.

Le 30 janvier 1649, une foule immense encombra les approches du vieux palais de Whitehall. Un vaste échafaud, couvert d'un drap noir, était dressé devant la façade, à peu de distance de la statue équestre de Charles I^{er}. Des troupes républicaines, sous les ordres des officiers de Cromwell, s'efforçaient de resserrer la masse du peuple dans les étroits passages qui avoisinaient alors le vieil édifice. On remarquait que cette foule était dans l'attente d'un grand événement.

Cet événement était le supplice de Charles I^{er}, roi d'Angleterre. Pour la deuxième fois, en l'espace de soixante-deux ans, une tête royale, de la race infortunée des Stuarts, allait tomber sous la hache d'un bourreau.

Le monarque était captif au palais de Saint-James. A l'heure fixée par la sentence, le colonel Tomlinson se présenta devant le roi, qui le suivit et descendit de ses appartements. Ne voyant aucune voiture préparée, et dédaignant toute question, par un froid très-vif, il se mit en marche accompagné de l'évêque Juxson, avec lequel il s'entretint à voix basse. Entouré de soldats républicains, il lui fallut faire un assez long trajet à travers le parc, jusqu'au palais de Whitehall, où il fut remis au greffier du v^énal parlement qui l'avait condamné.

Peu de moments après, les portes d'une

galerie faisant face à l'échafaud s'ouvrirent devant un piquet d'hommes d'armes; le roi parut, vêtu de velours noir; sa contenance était calme et digne, sa figure pleine de douceur et de gravité. Il s'arrêta un moment pour regarder cette multitude qui, jadis, le recevait avec des cris d'amour et de joie, et qui, maintenant, venait froidement assister à l'agonie de ses derniers moments.

A l'aspect de ce monarque déchu qui s'avavançait lentement vers les fatals degrés, un sourd murmure d'indignation contre ses juges circula de tous côtés. La force militaire devint impuissante pour rétablir l'ordre. Au milieu de cette confusion, une jeune fille se dégagea de la foule, s'élança vers le roi, et se jetant à ses pieds lui offrit une fleur. Charles la reçut; puis relevant cette jeune fille :

« Je te bénis, enfant, lui dit-il d'une voix douce, car ton action est noble et courageuse. »

Un des soldats de l'escorte, ne pouvant résister à son émotion, se mit à genoux et pria pour le roi. Un officier, qui remarqua cette action, furieux de l'effet qu'elle produisait, se jeta sur ce soldat et l'étendit mort.

« La punition excède l'offense, monsieur, lui dit Charles indigné. » Alors, la cavalerie, qui avait des ordres, repoussa le

peuple; le roi monta sur l'échafaud; deux exécuteurs masqués s'emparèrent de sa personne, et l'affreux sacrifice fut accompli.

Le lendemain au soir, dans un sombre logis du quartier Saint-Paul, chez le sculpteur Williams, un homme venait de prendre place, auprès d'un large foyer éclairé par l'ardente flamme du charbon de terre, c'était Fleetwood, républicain farouche. « Williams, dit-il, maintenant, écoute. Le tyran est mort... »

— Je le sais bien, répondit brusquement le sculpteur; voilà quatre fois que tu me le répètes.

— Allons! la paix, Williams; et venons au fait. Ce matin on a trouvé une couronne sur la statue de Charles Stuart, et le rapport en a été fait à Cromwell. Il pense que cet outrage à la république pourrait bien encore se renouveler; il a donc résolu que cette statue serait brisée.

— Mon ouvrage! s'écria Williams; le plus beau morceau de sculpture qui soit sorti de mes fourneaux!

— Il n'en représente pas moins l'ennemi du peuple, ton ouvrage; et plus tu as employé d'art pour sa perfection, plus coupable tu es. Maintenant, veux-tu racheter ta statue, et procéder aujourd'hui même à sa destruction? »

Williams était devenu pâle à la seule idée de l'attentat projeté contre son œuvre; il resta quelques instants rêveur, et reprit :

« Oui, je la rachète; elle rentrera dans mes creusets, et j'en ferai des canons pour les ennemis de l'état.

— Non pas! répondit Fleetwood, non pas! Faire des canons avec le bronze qui représentait le tyran, c'est un usage trop noble. Non, il faut en faire des objets vils : des marmites, par exemple.

— Je ne m'entends pas à ce genre de travail, répondit sèchement Williams.

— Eh bien! fais-en des manches de poignard, tous les ennemis des Stuarts en achèteront.

— Soit; mes ouvriers et moi, nous nous occuperons dès aujourd'hui des moyens de transporter la statue.

— Transporter! Mais il faut qu'elle soit brisée sur place, et avec ignominie, entends-tu? s'écria Fleetwood en frappant de son poing sur la table. Et moi-même je veux...

— Donne-toi donc en spectacle à ce peuple, le lendemain de la mort de son roi! Mais prends garde, Fleetwood, que quelque balle, partie de je ne sais où, ne vienne se loger dans ta cervelle. J'enlèverai, aujourd'hui, la statue du roi, puisqu'on l'exige, et, rentrée dans mes ateliers, j'en ferai tel usage qu'il me plaira... entends-tu bien? »

Quelques heures après, on élevait autour de la statue équestre du roi Charles I^{er} les charpentes destinées à la déplacer. Vers le soir, elle fut transportée dans les ateliers du sculpteur, suivie de groupes nombreux qui marchaient en silence et avec la même tristesse qu'ils auraient témoignée aux funérailles de leurs proches.

Un ordre de Cromwell vint signifier à l'artiste de détruire son œuvre, et de rendre compte de l'emploi des matériaux dans le plus bref délai.

Williams avait un neveu et plusieurs élèves qu'il regardait comme ses enfants; tous se mirent à l'ouvrage, et huit jours après on publia dans la capitale que la statue équestre avait été fondue et coulée en manches de couteaux, et en manches de poignards plus ou moins riches de ciselure.

Alors il fallait voir la foule se diriger vers la maison du sculpteur. Chacun acheta : les républicains par haine pour la royauté; les royalistes par amour pour le roi.

L'Écosse et l'Irlande voulurent aussi faire preuve de haine ou d'amour, et Williams fit une fortune colossale de la vente de ses manches de poignards et de ses manches de couteaux; car il avait eu l'heureuse idée d'approprier cette nouveauté à l'u-

sage des dames. L'épouse d'une *tête-ronde*, comme celle d'un *cavalier*(1) avait son couteau en poche, et toutes deux l'exhibaient au besoin comme preuve de patriotisme.

Cependant l'honnête artiste se contentait toujours de son obscur logis du quartier Saint-Paul, composé, il est vrai, de plusieurs bâtiments contigus, où se déployaient de vastes ateliers. La simplicité de ses habitudes était restée la même, et rien n'eût annoncé l'heureux changement survenu dans sa fortune, sans la notoriété publique, parfaitement au courant du résultat productif de sa spéculation.

Williams était veuf et père d'une jeune fille, Rachel, qu'il avait élevée dans les idées d'une moralité sévère; elle s'occupait de la direction intérieure de la maison, pendant que James, son cousin, avait le soin exclusif de tout ce qui concernait les travaux de l'atelier. James était orphelin, Williams le considérait comme son fils et lui destinait la main de Rachel. Les jeunes gens étaient parvenus à l'âge fixé pour leur union; mais le malheur des temps l'avait fait différer, et cela, du consentement de tous trois, jusqu'à une époque où les joies de la famille ne seraient plus une insulte au malheur général.

La persécution contre le parti royaliste avait redoublé. Les plus nobles familles perdaient leur chef ou leur héritier. Chaque jour des visites violaient le sanctuaire domestique, sans autre prétexte qu'un simple soupçon. Lorsqu'on découvrait un royaliste, il y avait peine de mort pour qui lui donnait asile. Cependant la peur de l'échafaud n'empêchait jamais de nobles cœurs de se dévouer à la cause qu'ils avaient embrassée, et des actes nombreux d'une sublime générosité ont signalé cette époque.

(1) On appelait *têtes-rondes* les républicains, les protestants, parce qu'ils avaient les cheveux coupés très-près de la tête; et *cavaliers* les partisans du roi, les catholiques.

Un soir, dans une pièce reculée de la maison du sculpteur, une vieille servante venait d'apporter successivement tout ce qui était nécessaire au repas du soir. Rachel examina s'il ne manquait rien sur la table, et d'un signe congédia la servante, qui se retira avec une répugnance visible. Williams alla pousser le verrou, puis tirant un poinçon de sa poche, il s'approcha d'un grand cadre dont il pressa la rainure. Ce cadre glissa sur une coulisse et laissa voir une cachette d'environ vingt pieds carrés. Le plafond, assez élevé, s'arrondissait en coupole, et la disposition intérieure indiquait une chapelle construite vraisemblablement à l'époque de la réformation et dans le but évident d'y célébrer en secret les rites alors proscrits.

Sur un lit de repos était étendu un jeune homme d'environ trente ans. Sa figure pâle et amaigrie annonçait qu'il venait d'échapper à quelque maladie cruelle. A l'aspect de ses visiteurs, il se leva avec effort; Williams lui offrit le secours de son bras, et l'amena doucement à la table de famille. Rachel et James lui préparèrent un fauteuil; ils s'empressèrent auprès de lui, attentifs à ses moindres désirs.

« L'appétit vous revient-il un peu, milord? lui dit Williams. Encore quelques semaines, et vous aurez de bonnes nouvelles à envoyer en France.

— Il me semble que je suis beaucoup mieux, répondit l'étranger, et pourrais moi-même être mon messenger.

— Non, milord, le moment serait mal choisi; les espions de Cromwell n'ont pas perdu vos traces; il y a à peine huit jours que cette maison a été visitée, et tout le quartier est encore soumis à de sévères recherches. Point d'imprudence! Songez que la moindre démarche peut vous perdre, et entraîner avec vous mes enfants et moi.

— Je n'insiste, Williams, que dans la crainte de vous compromettre, car tout est fini pour moi. Le roi est mort, je n'ai

pu le sauver et n'ai pu mourir près de lui.

— Le roi est mort, reprit Rachel d'une voix grave et douce, mais la reine ! mais ses enfants, milord, doivent-ils subir les conséquences de votre découragement ? ne devez-vous pas vivre pour les rejoindre et veiller à leur conservation ?

— La reine a près d'elle des serviteurs qui ont été plus heureux que moi dans leurs entreprises ; la reine ne court plus aucun danger.

— Eh bien, milord, il reste un vaste champ ouvert à votre dévouement : combattez les ennemis de la cause que vous avez embrassée, et préparez à l'héritier de Charles I^{er} le chemin de son trône.

— Tu oublies, mon enfant, reprit Williams, que celui auquel tu adresses de si belles exhortations n'a pas encore la force de tenir son épée ; que, sans mon bras, il lui serait difficile de sortir et de rentrer dans l'asile qu'il habite en ce moment. Ne l'écoutez pas, milord, Rachel s'abandonne trop à ses pensées généreuses ; elle doit se souvenir que ces impulsions ont leur danger, que son acte de dévouement le jour de la mort du roi aurait pu amener la mienne.

— Cela est trop vrai, mon bon père ; et cependant le mouvement qui m'a portée à donner à notre malheureux monarque cette fleur, dernière preuve d'amour et de respect, a été plus fort que ma volonté, plus prompt que ma pensée. A présent que j'en comprends le danger, je ne saurais encore m'en repentir.

— Assez, jeune fille ! si vous aspirez aux palmes du martyre, attendez que votre vieux père n'ait plus besoin de vos soins et de votre affection. »

La conversation se prolongea ainsi jusqu'à minuit ; puis, avec les mêmes ménagements et les mêmes précautions, on ramena le proscrit dans sa cachette.

Chaque soir on soupait ainsi en commun ; le malade prenait des forces, et tout faisait présager la possibilité d'assurer sa fuite.

Trois semaines après, à l'heure où ils avaient l'habitude de se réunir, Barbara la vieille servante s'acquitta de son service avec une contrainte telle, que, la supposant malade, Rachel l'engagea à aller se mettre au lit. Peu de moments après, un coup violent fut frappé à la porte d'entrée. James sortit et rentra avec une lettre qu'un homme venait de lui remettre en grande hâte.

« Williams, prends garde à toi ! Le Protecteur est instruit qu'un royaliste est caché dans ta maison. S'il fuit, il est perdu ; s'il reste, vous êtes perdus avec lui. »

Tous se regardèrent saisis d'effroi. Après quelques minutes de silence, James s'avança vers son oncle et lui dit à voix basse : « Il faut sauver notre hôte, Dieu disposera de nous selon sa volonté. Il est de ma taille, nos cheveux sont de même couleur ; qu'il prenne mes vêtements ; j'ai encore la passe de Cromwell pour mon dernier voyage à Guernesey, elle lui servira. Partez, milord, reprit-il, en s'adressant à l'étranger, mais partez sur-le-champ ! »

Williams saisit un paquet de manches de poignard, le lui remit, puis ouvrant avec précaution la porte de la rue, il regarda au dehors. Tout paraissait calme ; l'étranger sortit, marcha sans précipitation ; le brouillard était épais ; le bruit de ses pas se fit entendre quelque temps, puis le timbre de la cathédrale sonna lentement minuit. Le vieux sculpteur ferma l'entrée de la chapelle et se remit à table avec ses enfants, certain que le danger était proche, mais que le sangfroid pouvait l'éloigner.

Peu de moments après, une troupe d'hommes armés frappait rudement à la porte du sculpteur ; lui-même ouvrit ; Fleetwood commandait ces soldats :

« D'où vient, dit-il à Williams, que tes habitudes sont interrompues, et qu'à minuit, tes enfants et toi, vous êtes encore debout ?

— Ai-je pris l'engagement de te rendre compte de ma vie ? répondit le vieillard, et

ne puis-je dormir ou veiller sans prendre ton avis ?

— Eh bien ! nous veillerons aussi pour te tenir compagnie. Enfants, dit-il à sa troupe, faites-vous servir de la bière ou du vin, la cave est bonne. Holà ! hé ! vieille Barbara ! apporte-moi un couvert ! »

Barbara, que Rachel croyait au lit, s'avança, pâle, chancelante ; elle couvrit la table sans oser regarder ses maîtres, qui comprirent alors d'où venait la dénonciation.

Rachel, sous prétexte de donner des ordres à Barbara, prit cette femme par le bras et lui dit : « Tu as trahi tes maîtres, tu t'en repens, je le vois ; mais il faut les sauver, et Dieu te pardonnera. »

« La vieille servante joignit les mains, leva les yeux au ciel, puis s'avancant vers Fleetwood : « Capitaine, je t'ai dit que je soupçonnais, mais je ne t'ai rien affirmé.

— Ah ! ah ! Eh bien, nous allons voir ! Conduis-nous partout... et si nous ne trouvons rien, mon poigard écrira sur ton front que tu as menti. Attends-moi, Williams, ajouta-t-il en fermant la porte sur le sculpteur et sur ses enfants.

— Grâce ! capitaine, criait la malheureuse ; grâce !...

La maison parcourue en tous sens n'offrit aucune trace du séjour de l'étranger. Pendant ce temps, Williams, aidé de Rachel et de James, faisait disparaître tout ce qui pouvait déceler le passage de leur hôte.

Lorsque Fleetwood revint, il paraissait fort désappointé. « Maudite vieille ! disait-il, je l'ai mise à la porte, elle est indigne de servir dans une maison honnête.... A boire ! Williams, s'écria-t-il en se mettant à table, console-moi du regret de ne t'avoir pas conduit en prison, toi et l'hôte... prétendu... caché dans ta maison... Console-moi d'avoir perdu l'occasion d'être utile à la république...

— De tout mon cœur ! » reprit en riant Williams.

Rachel revint un moment après, elle

venait de rassurer la repentante Barbara, et lui avait donné la promesse du pardon de son maître.

Cromwell mourut ; les horreurs de la Dictature firent sentir plus vivement la paisible tranquillité qui lui succéda. Le général Monk vit arriver le moment propice à l'exécution de ses plans. Ses correspondances avec Charles II n'avaient que rarement lieu par des voies ordinaires ; il arrivait au roi des petites caisses de manches de poignards dont il choisissait les ciselures. Il les examinait dans le silence de son cabinet ; puis les modèles qui étaient acceptés revenaient au sculpteur Williams pour en confectionner d'autres sur ces dessins, et ces manches de poignards retournaient en France porteurs de la correspondance adressée à Charles II par ses sujets fidèles.

Enfin Charles II reentra triomphant dans sa capitale, et ce même peuple qui avait assisté à la mort du père, salua le fils de ses acclamations de joie et d'amour. Un des premiers soins du nouveau roi fut de réhabiliter la mémoire de Charles I^{er}. Il ordonna de replacer une statue équestre sur le même emplacement que celle qui avait existé.

La lendemain de l'ordonnance, on vit affiché dans tous les quartiers de Londres, que la cérémonie d'inauguration de cette nouvelle statue aurait lieu dans la journée même. Une multitude d'ouvriers avaient, pendant la nuit, dressé des charpentes sur la place de Charing-Cross, sans trop exciter l'étonnement ; mais le peuple fut singulièrement surpris lorsqu'il vit s'avancer sur d'énormes rouleaux la figure en bronze du dernier roi, montée sur son cheval de bataille.

C'était bien la même, qui, onze années auparavant, en avait été enlevée. Les incrédules, avec leur couteau en poche, se transportèrent aux ateliers du quartier Saint-Paul, où aucune trace n'indiquait qu'on eût effectué récemment cet immense

travail. Mais dans un mur de la fonderie, une large brèche était pratiquée, laissant à découvert une espèce de chapelle d'environ vingt pieds carrés. Au milieu de cette chapelle on voyait la trace que onze années de séjour d'un métal si pesant avait imprimée au sol; les étais subsistant encore ne laissaient plus le moindre doute. Il demeura légalement établi que la statue était restée intacte. Les deux millions de manches avaient été vendus à un prix trop médiocre pour qu'on induisit de ce fait l'intention d'abuser de la crédulité publique. Les plus mécontents, et c'étaient les républicains, gardèrent ces poignards comme des trophées de fidélité à leur

cause, les cavaliers comme une marque de dévouement à la leur. Plusieurs de ces manches ont été conservés dans des cabinets de curiosités. On remarque que quelques-uns sont creux, pouvant ainsi renfermer une lettre, et s'ouvrant et se refermant à l'aide d'un ressort habilement caché.

Williams était heureux et fier; son œuvre avait repris sa place au grand jour, et Charles II venait de remonter sur le trône de son malheureux père... Le sculpteur n'avait plus qu'un désir, celui de voir Rachel devenir la femme de James... Ce désir fut exaucé.

M^{me} LAURE PRUS.

LE RETOUR AU VILLAGE

ou

LA CROIX DE PIERRE.

Il y a en Bretagne un petit village qui se trouve sur la route qui va de Brest à Roscoff, et qu'on appelle Saint-Paul.

Ce petit village est dans une admirable position. Il est jeté au milieu des arbres comme un nid; il a une église qui rivaliserait avec la cathédrale de Strasbourg et de Chartres. Dieu et les hommes ont fait pour lui tout ce qu'ils ont pu. Ajoutez à cela que l'idée qu'on est en Bretagne augmente de beaucoup le charme et la poésie du site. Les pays historiques ont sur les autres cet avantage que, quand même la nature n'a rien fait pour eux, ils sont cependant remarquables, et que, si petite que soit la concession qu'elle leur ait faite, ils deviennent tout de suite curieux à voir, et sont éternellement visités.

Si, au mois de septembre 1839, à l'heure où la nuit commence, vous aviez pris le petit sentier qui se trouve à l'ouest de Saint-Paul et qui semble devoir mener à Morlaix, d'abord vous auriez suivi un sentier charmant, mélancolique comme la rêverie, frais et ombreux comme un val de Normandie, puis vous auriez vu passer à côté de vous un paysan gros et gaillard, vêtu d'une veste et d'une culotte de toile, chaussé de guêtres longues, couvert d'un chapeau à larges bords, portant enfin le costume traditionnel de la Bretagne, marchant à grands pas, tenant une large faux et chantant à tue-tête ce refrain bien connu :

J' suis né natif du Finistère;
A Saint-Paul je reçus le jour.

Mon pays est l' plus beau de la terre,
Mon clocher l' plus beau d'alentour.

Aussi j' l'aimais
Et j' l'admirais,
Et tous les jours qu' Dieu faisait,
J' me disais.....
Qu' j'aime ma bruyère
Eh mon clocher à jour !

Et tout en chantant, ce paysan interrogeait du regard les massifs auprès desquels il passait, comme si sa voix eût dû faire sortir quelque chose ou quelqu'un de ces massifs.

Puis, voyant que rien ne répondait à sa voix, il reprit :

Mais quand on m' dit que pour la guerre
Il fallait quitter mes amours,
Ma métairie et mon vieux père,
Et partir au son des tambours,
Dam' j' leur dis net :
Ah ! j' n'entends guet ! [tends guet !
Ah ! j' n'entends guet ! j' n'entends guet ! j' n'en-
J'aime mieux ma bruyère
Et mon clocher à jour !

A peine avait-il prononcé le dernier mot du dernier vers, qu'un sifflement se fit entendre auprès de lui, et qu'en l'entendant, il s'arrêta et se mit à siffler à son tour.

« Est-ce toi, Kadec ? dit une voix.

— Oui. Où es-tu ?

— Derrière les broussailles. Puis-je me montrer ?

— Oui ; il n'y a personne sur la route. »

Alors un jeune homme vêtu comme Kadec écarta les branches et tendit la main au paysan.

« Tu as ton manteau ? lui dit celui-ci.

— Oui !

— Très-bien ; rabats ton chapeau sur tes yeux, jette ton manteau sur tes épaules, et ne crains rien, personne ne te reconnaîtra.

— Il n'y a rien de nouveau à Saint-Paul ?

— Rien. Tu dois avoir faim ?

— Passablement.

— Hâte-toi : Kette et ta mère t'attendent pour souper.

— Que t'a dit Kette ?

— Elle m'a dit seulement : Cousin Kadec, allez délivrer Yvon.

— Avait-elle l'air triste ?

— Un peu.

— C'est ainsi depuis quelques jours. Sais-tu d'où lui vient cette tristesse ?

— Ma foi, non ; tu le sauras plus facilement que moi, toi, son fiancé. Allons, dépêche-toi. La lune va se lever. Tâche de rentrer au village avant que dame Phœbé n'écarte ses rideaux, comme disent ceux qui ne parlent pas comme tout le monde. »

Yvon jeta son manteau sur ses épaules, rabattit son chapeau sur ses yeux, et après avoir serré la main de son compagnon, il lui dit :

« Je te verrai demain, n'est-ce pas ?

— Demain, de bonne heure ; mais sois prudent !

— Ne crains rien pour moi. »

Yvon et Kadec se séparèrent.

Le premier suivit en silence le chemin de Saint-Paul, le second entonna son troisième couplet, et bientôt sa voix se perdit dans l'espace.

Vingt minutes après, Yvon frappait à la porte d'une chaumière qui se trouvait et qui se trouve encore à une portée de fusil des premières maisons du village.

« Qui est là ? demanda une voix avant d'ouvrir.

— Moi, mère, » répondit Yvon en donnant à sa voix une intonation qui devait le faire reconnaître.

La porte s'ouvrit, et le jeune homme se trouva devant une vieille femme qui s'écria en le voyant :

« Entre vite, cher enfant. On ne t'a pas vu ?

— Non, ma mère.

— Tu en es bien sûr ?

— Sois tranquille. »

La vieille femme referma la porte après avoir regardé à droite et à gauche de la route si quelqu'un avait vu entrer son fils... mais la route était déserte.

La salle dans laquelle venait d'entrer Yvon était une de ces salles basses décrites si souvent, carrelées, lambrissées, avec une grande cheminée dans laquelle on peut tenir debout, et où brûlait à cette heure une énorme falourde qui flambait avec de joyeux craquements.

Une jeune fille était assise auprès de cette cheminée et paraissait plongée dans une profonde rêverie, à en juger du moins par sa pose ; car elle avait ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains.

« Eh bien, Kette, tu ne me dis rien ? fit le jeune homme en s'approchant d'elle.

— Ah ! c'est vous, mon cousin, répondit celle-ci, je ne vous avais pas entendu entrer. »

Et en disant cela elle levait sur le nouveau venu de grands yeux noirs qui affectaient l'indifférence. Cette jeune fille était belle d'une beauté fière et originale. Son teint était brun, ses dents étaient blanches, ses cheveux noirs. Elle était vêtue simplement, mais avec toute la coquetterie de la simplicité. Comme l'avait dit Kadec, elle semblait triste.

Yvon, en entendant la réponse qu'elle lui fit, attachait sur elle un regard inquiet.

« C'est ainsi que tu me reçois, cousine ; ce n'est pas bien !

— Vous devez avoir faim, Yvon, je vais vous donner à souper, ou plutôt aider ma tante à vous préparer votre repas, car elle a déjà fait la moitié de l'ouvrage.

— C'est inutile ; je ne mangerai pas.

— Pourquoi ? demanda la mère.

— Parce que je n'ai pas faim, » répondit le jeune homme avec humeur et en jetant au bout de la salle son chapeau et son manteau.

La mère s'arrêta au milieu de ses préparatifs.

« Moi qui t'avais préparé un si bon petit souper, dit-elle, et qui comptais le partager avec toi ?

— Je vous remercie, ma mère. Dites à

Kette de me mieux recevoir quand elle voudra que je mange.

— Kette est une enfant, reprit la vieille femme, qui ne sait pas ce qu'elle fait. Voyons, viens t'asseoir à côté de moi, mon garçon. Après la journée que tu as passée, tu dois avoir besoin d'un bon repas et d'un bon lit. Dépêche-toi donc de manger afin de pouvoir dormir. »

Yvon prit un escabeau et vint se mettre à table ; mais il était facile de voir que c'était plutôt pour faire plaisir à sa mère et éviter une discussion que pour prendre la nourriture qu'elle lui offrait, car il appuya ses coudes sur la table et toucha à peine à ce que sa mère lui servit.

« A quelle heure repartiras-tu demain ? demanda la mère d'Yvon à son fils.

— Avant le jour.

— Où passeras-tu la journée ?

— Où je l'ai passée aujourd'hui.

— Du reste, tu n'as plus que patience à prendre. Dans deux ou trois jours, tout sera fini, et tu pourras librement revenir à la maison. Soupes-tu, Kette ?

— Non, ma tante. »

A la fin de ce repas, assez triste, chacun se sépara ; la mère après avoir embrassé son fils, la cousine après avoir froidement dit bonsoir à son cousin. Les deux femmes prirent un escalier de bois et rentrèrent chacune dans leur chambre. Yvon traversa une cour au bout de laquelle il ouvrit une porte, qui était celle de la pièce où il devait coucher.

Mais au lieu de prendre du repos comme sa mère le lui avait conseillé, le jeune homme s'assit d'abord sur son lit, puis il se promena à grands pas. Il semblait en proie à une grande inquiétude, et de temps en temps il murmurait des paroles sans suite. Il en était là de son monologue et de son agitation, quand un violent coup de vent ouvrit sa porte, qu'il n'avait pas bien fermée, et éteignit sa lampe. Malgré lui, Yvon poussa un cri ; et si quelqu'un eût

entendu ce cri, il se fût dit : Cet homme n'est pas brave.

En effet, le jeune Breton se mit à chercher à tâtons sa lampe éteinte, son cœur battait avec violence, il retenait sa respiration, et il était, enfin, dans cet état où jette une peur instantanée.

Quand il eut trouvé ce qu'il cherchait, il traversa la cour afin d'aller rallumer sa lampe au foyer de la salle où il avait soupé.

Quand il rentra dans cette salle, il y vit de la lumière, et il y entendit du bruit. Il hésita s'il entrerait. Enfin il hasarda un œil, et aperçut Kette qui faisait un paquet et qui de temps en temps essayait une larme.

« Que faites-vous là, Kette ? » dit-il en entrant.

La jeune fille tressaillit à ce bruit auquel elle ne s'attendait pas, et regardant son cousin, elle lui dit :

« Vous le voyez, Yvon, je fais mon paquet.

— Vous partez ?

— Oui.

— Quand ?

— Demain.

— Et où allez-vous ?

— Où Dieu voudra me mener.

— Comment ! vous quittez la chaumière pour toujours ?

— Oui, pour toujours.

— C'est une plaisanterie que vous faites ou un rêve que je fais.

— Du tout, mon cousin, vous êtes bien éveillé, et je ne plaisante pas. »

Le jeune homme sembla atterré.

« Mais d'où vous vient cette résolution ? reprit-il. Est-ce cela que vous m'aviez promis, ou avez-vous oublié vos serments ? continua Yvon en déposant sa lampe sur la table et en s'approchant de sa cousine. Kette, ne te rappelles-tu pas que nous sommes fiancés et que mon bonheur dépend de notre mariage ?

— Yvon, répliqua la jeune fille avec

calme et dignité, qu'avez-vous fait aujourd'hui ?

— J'ai passé la journée dans le bois voisin.

— Cherché et caché comme un voleur. »

Yvon pâlit.

« Et pourquoi, vous, un homme, vous cachiez-vous ainsi ?

— Tu le sais bien, Kette, parce que je ne veux pas suivre mon régiment.

— Et pourquoi ne voulez-vous pas partir ?

— Parce que je souffrirais trop de vous quitter, ma mère et toi.

— Vous mentez, mon cousin. Vous ne voulez pas partir parce que vous avez peur, et moi je pars parce que je ne veux pas d'un poltron pour mari. »

Yvon courba la tête et ne répondit rien.

« Mon cousin, continua la jeune fille, quand on veut être heureux en ménage, il faut non-seulement être aimé de la femme qu'on épouse, mais il faut en être respecté. Il faut lui donner l'exemple de la force et du courage, pour qu'aux jours de l'épreuve et de l'adversité cet exemple la fasse forte et persévérante. Pour être heureux, il faut n'avoir ni crainte ni remords dans la conscience, et si je vous épousais maintenant, nous serions malheureux ; c'est pour éviter cela que je pars. »

Le Breton balbutia quelques mots.

« L'homme, reprit Kette d'une voix ferme, qui n'a pas rempli ses devoirs de citoyen envers la patrie ne remplira pas ses devoirs d'époux envers sa femme, de père envers ses enfants. Je vous aimais, Yvon, mais je vous aimais brave, noble et généreux, parce que je sentais en moi des instincts pareils. J'aimais Yvon tant qu'Yvon se montrait en plein soleil et chantait en plein air ; mais je n'aime pas l'Yvon qui se cache tout le jour, qui tremble au bruit des fusils, et qui ne rentre qu'à la nuit comme un larron. Voilà pourquoi j'étais triste à votre retour, voilà pourquoi je ne serai plus ici demain.

— Rester huit ans séparé de ma mère et de toi, Kette, c'est impossible.

— Ainsi, vous aimez mieux ne plus me revoir du tout ?

— Tu ne partiras pas ; n'est-ce pas, Kette ?

— Je partirai dès que le jour se lèvera.

— Que vais-je devenir, mon Dieu ? »

Et le jeune homme, prenant sa tête dans ses mains, pleurait abondamment.

« Votre sang breton ne vous dit donc rien ? reprit la jeune fille avec enthousiasme. Comment ! quand tous vos amis d'enfance partent le sac sur le dos et le fusil au bras, vous, vous avez le courage de vous cacher et de les laisser partir seuls, et vous voulez que je vous respecte et que je vous aime ? Je suis la fille d'un Breton qui est mort pour son pays, et je n'épouserai jamais un homme qui aura déserté ses drapeaux. Songez donc à l'avenir, Yvon, continua la jeune fille en adoucissant sa voix et en redevenant femme. Songez donc au plaisir et à la gloire qu'il y a à pouvoir se dire qu'on a fait son devoir, et qu'on n'a rien à se reprocher. On reste huit ans loin du pays, c'est vrai ; mais aussi, quand on revient, tout le pays va à votre rencontre ; le soir, assis autour du foyer, les femmes et les enfants écoutent les récits du soldat revenu : on a de nobles blessures, mais on porte dans la poitrine une conscience pure et sur le cœur une croix gagnée. On est envié, fier, heureux. On est respecté de ses enfants, admiré de ses camarades, aimé de tous.

— Et si l'on ne revient pas, Kette ? murmura Yvon.

— Eh bien, si l'on ne revient pas, on meurt en pensant à ceux que l'on aime et auxquels un jour Dieu vous réunit. Comment permettez-vous qu'une femme vous dise de pareilles choses ? J'en rougis de honte. Tenez, Yvon, vous finirez mal.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'un jour vous serez reconnu, arrêté comme réfractaire, fu-

sillé, et que personne ne vous regrettera, car personne ne regrette les cœurs lâches. Au lieu de cela, si vous partez, Yvon, si vous vous rendez digne de votre nom de Breton, si vous avez confiance en Dieu, nous le prierons tant, votre mère et moi, qu'il vous protégera, et que vous reviendrez, qui sait ? peut-être plus tôt que vous ne pensez. Alors vous pourrez lever haut la tête, et je vous épouserai en souriant, et devant tout le monde. Quand la nature n'a pas mis dans le cœur de l'homme les nobles enthousiasmes et tous les courages, les sentiments qu'elle lui a refusés doivent lui venir de la femme qu'il a choisie. Vous m'aimez, Yvon, je le crois, j'en suis certaine ; mais vous m'aimerez bien davantage quand j'aurai fait de vous un homme fort, et de notre mariage une récompense. Voyons, Yvon, réfléchissez. Vous ne voudriez pas d'une femme à qui vous auriez quelque chose à reprocher : vous ne pouvez pas non plus vouloir d'une femme qui aurait un reproche à vous faire. Promettez-moi, continua la jeune fille en faisant sa voix plus douce pour ne pas trop brusquer cette nature tardive, promettez-moi que demain vous partirez, que vous irez rejoindre vos camarades, votre drapeau, que vous ferez votre devoir de soldat, ce qui me sera une garantie pour l'avenir et une preuve de votre affection. Vous verrez avec quelle joie vous me tendrez la main au retour et combien vous serez fier de moi. Pendant ce temps, je soignerai bien votre mère, nous causerons de vous toute la journée. Dieu vous la gardera de longues années encore après votre retour. Vous nous écrirez. Nous lirons vos lettres à nos amis, le soir ; vous nous apprendrez vos exploits, vos batailles, vos victoires. Vous nous ferez le récit de vos bivouacs, vous nous ferez part de votre avancement. Nous rirons et nous pleurerons en lisant tout cela. Puis un jour Kadec viendra nous dire que vous revenez ; vous porterez un bel uniforme ; vous serez officier, peut-être ;

vous aurez obtenu un congé pour venir m'épouser. Nous partirons avec votre mère pour la ville où vous serez en garnison. Les femmes envieront mon mari, et je vous aimerai tant que tous les hommes souhaiteront d'avoir une femme comme moi. Voyons, ami, est-ce décidé, partirez-vous?»

Yvon, les larmes aux yeux, se leva sans rien dire. Mais il est rare, si basse que soit sa nature, qu'un homme ne soit pas prêt à faire quelque chose de généreux quand il lui vient des larmes.

« Eh bien ? continua Kette en prenant la main de son cousin et en lui souriant.

— Eh bien ! répondit le jeune homme, je ferai tout ce que vous voudrez, Kette. »

La jeune fille poussa un cri de joie.

« Vous me le promettez ? dit-elle.

— Je vous le promets.

— Écoutez, Yvon, vous savez combien sont solennels les serments des Bretons. Venez avec moi. Au détour de la route, il y a une croix de pierre devant laquelle je me suis agenouillée bien souvent, et où j'ai prié pour mon père. Nous ferons en face de cette croix notre double serment : vous, celui de partir et de combattre vaillamment pour votre pays ; moi, celui de vous attendre et d'être votre femme à votre retour.

— Vous le voulez absolument, Kette ? dit le jeune homme qui retombait malgré lui dans ses instincts premiers et qui hésitait encore un peu.

— Oui, mon ami, je le veux. »

Les deux jeunes gens sortirent de la chaumière, et à la lueur de la lune qui éclairait le chemin, ils se rendirent à la croix de pierre si connue de Kette. Là, ils s'agenouillèrent tous deux, et quand ils revinrent ils avaient échangé un serment solennel, sur lequel ni l'un ni l'autre n'eût osé revenir.

Le lendemain, la jeune fille se chargea d'annoncer à sa tante la nouvelle du départ de son fils. La pauvre femme pleura

beaucoup, mais elle finit par se rendre aux bonnes raisons que lui donna Kette, à l'espérance qu'elle reverrait un jour son fils, et surtout à la crainte qu'il ne fût arrêté comme réfractaire. C'était surtout quand cette idée lui venait qu'elle disait au conscrit : « Pars, mon enfant, pars vite ! »

Lorsque Kadec revint le lendemain matin, il fut bien étonné de cette résolution qui avait été prise pendant la nuit, et quand il accompagna Yvon avec Kette et sa mère jusqu'au bout du village, il ne songea guères à chanter son refrain accoutumé.

Enfin Yvon partit, et les deux femmes rentrèrent chez elles, l'une fière, l'autre bien triste.

A dater de ce jour leur existence fut complètement changée. Il fallut à Kette tout le courage, et toutes la force de volonté qu'elle avait pour soutenir la mère d'Yvon, qui, sans elle, fût morte de désespoir. Cependant, peu à peu, elle s'habitua à cette absence. Quelques lettres arrivèrent, tristes d'abord, puis un peu plus gaies ; puis, comme le cœur se familiarise avec tout, il vint un moment où la vieille femme pouvait rester un mois sans recevoir de nouvelles de son fils, tant elle avait confiance en Dieu et en Kette, qui lui répétait sans cesse :

« Je vous assure, ma bonne mère, qu'il reviendra officier, avec de grandes moustaches, un grand sabre, une grande croix d'honneur, et un grand cheval. »

Les jours, les semaines, les mois, les années se passèrent ; les lettres d'Yvon étaient devenues telles que Kette avait prédit qu'elles deviendraient. On n'avait jamais vu un soldat si enchanté de faire la guerre. Il était parti pour l'Afrique. Il était entré un des premiers à Constantine ; et un jour on avait reçu à Saint-Paul une lettre ainsi conçue :

« Ma bonne mère, j'ai un grand coup de sabre dans le beau milieu de la poi-

trine ; c'est pour cela que je ne t'en écris pas plus long. Mais je t'envoie, pour te consoler, un morceau du ruban rouge que le maréchal a mis à ma boutonnière, et un certificat du chirurgien qui assure que je serai guéri dans quinze jours. »

Vous devez comprendre que cette lettre fut accueillie à la fois par des larmes et des cris joyeux. Tout le monde embrassait la vieille mère, qui pleurait d'attendrissement et d'orgueil.

« Je l'avais bien dit, moi, répétait Kette, qu'Yvon serait un fameux soldat.

— Ce n'est pas comme moi, disait Kadec ; et il se mettait à chanter :

La gamelle ne m' profitait guère,
Et j' dégénérais de jour en jour.
En marchant j' restais en arrière,
M'arrêtant à chaque détour.
Et puis j' pleurais
Et j' répétais :
Qui qu' aurait dit, Yvonne,
Qu' tu mourrais
Sans revoir ta bru
Et ton clocher à jour ?

Et, sur le refrain de la chanson de Kadec, on se mettait à danser, et l'on buvait un verre de cidre poiré, et l'on mangeait des crêpes de blé de sarrasin faites par la mère d'Yvon.

Cependant, six ans seulement s'étaient passés, et Yvon avait encore deux ans à faire, quand un matin Kadec reçut une lettre d'Afrique.

Le soir, à la veillée, il prit un air important, et dit :

« Moi, je sais quelque chose, mais je ne le dirai pas.

— Qu'est-ce que tu sais?... » demanda Kette, qui était devenue une grande belle fille de vingt-deux ans, et qui de temps en temps s'amusait à faire enrager Kadec, de sorte que ce soir-là Kadec voulait prendre sa revanche.

« Je sais quelque chose qui ferait bien plaisir si je le disais ; mais je ne le dirai pas, surtout à mademoiselle Kette, qui

tourmente toujours son cousin Kadec. C'est quelque chose sur M. Yvon, car maintenant c'est un monsieur, un monsieur pour de vrai.

— Oh ! mon petit Kadec, reprit la jeune fille en le câlinant, oh ! dis-moi ce que c'est. »

Et la vieille mère en disait autant.

« On promet de ne plus me faire de niches ? demanda le paysan.

— Oui.

— On ne m'accrochera plus des papillons en papier au collet de mon habit ?

— Non.

— On ne me mettra plus de sel dans mon verre ?

— Non.

— On le jure ?

— On le jure.

— Eh bien ! venez me le jurer demain à midi, toutes les deux, la tante et la nièce, sur la croix de pierre où Yvon a juré de partir, et je vous conterai ma fameuse nouvelle.

— Dis-nous-la tout de suite ?

— Non ! je ne puis vous la dire que demain à midi. »

Les deux femmes furent bien forcées de se résigner à attendre. Le silence de Kadec était inébranlable.

« Ainsi c'est bien arrêté, dit-il ; demain à midi à la croix de pierre, je vous y attendrai.

— Nous y serons. »

Toute la soirée la tante et la nièce se demandèrent ce que Kadec pouvait avoir à leur raconter, et elles s'endormirent, comme toujours, en priant Dieu pour Yvon.

Le lendemain à midi elles se rendirent à la croix.

Kadec y était déjà depuis quelques instants. On eût dit qu'il parlait à quelqu'un, et cependant il était seul sur la route.

Quand la vieille femme et Kette furent auprès de lui, il leur dit :

« Étendez la main. Très-bien. Vous

jurez de ne plus faire enrager Kadec ?
Dites : Nous le jurons !

— Nous le jurons.

— Eh bien, fit le paysan en frappant dans ses mains, voilà ce que j'avais à vous dire. »

Au même instant un officier de chasseurs d'Afrique sortait de derrière la croix, et se précipitait dans les bras de sa mère et de sa fiancée.

La pauvre vieille femme faillit s'évanouir, tant la joie qu'elle ressentait était grande. Kette, de son côté, pleurait, mais de ces bonnes larmes que Dieu a mises dans le cœur pour ces moments de joie.

Quant à Kadec, il dansait.

« Ma bonne mère, disait Yvon, me voilà auprès de toi pour longtemps. Ma bonne Kette, me voilà de retour pour être ton mari, »

Puis, après les avoir embrassées toutes deux, il prit sa fiancée sous son bras droit, sa mère sous son bras gauche, et leur dit :

— Je n'ai voulu vous revoir que devant cette croix où Kette m'a fait faire le serment qui me rend digne de vous deux. Merci, Kette ! l'amour d'un cœur comme le tien enfante de nobles sentiments et de belles actions.

— Moi, je vais aller prévenir le village de ton retour, dit Kadec en prenant la valise du soldat et en la mettant sur son dos. Ah ! à propos, faut-il t'appeler mon officier et te dire vous, ou t'appeler Yvon tout court et te dire toi ?

— Appelle-moi Yvon tout court. Est-ce que j'oublie mes anciens camarades et ma jeunesse ?

— Alors, en avant le dernier couplet !

s'écria Kadec en courant sur le chemin du village et en chantant :

A c' garçon-là n'y a rien à faire
Qu'un bon congé, c'est le plus court,
Dit l' médecin, car au cim'tière
A grand train il va chaque jour.

Aussitôt fait,

Comme il disait.

V'la ton congé ; ainsi, fais ton paquet.

Va revoir ta bruyère

Et ton clocher à jour.

Quelque temps après les événements que nous venons de raconter, Yvon, qui avait obtenu un congé de six mois, épousait Kette dans cette belle église de Saint-Paul que je vous recommande si jamais vous passez par là.

Tout le village assistait à la noce ; Kadec était garçon d'honneur, et tant que dura la cérémonie, il pleura ; ce qui eut un grand inconvénient, car chaque fois qu'il voulait s'essuyer les yeux, il manquait de laisser tomber le poêle qu'il tenait sur la tête des mariés.

Yvon obtint six mois de congé de plus, et il eut le bonheur de voir venir heureusement au monde un gros garçon dont Kadec fut le parrain.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la mère d'Yvon vit toujours. Yvon est en garnison à Morlaix, et Kadec, qui s'est marié aussi, continue à chanter les couplets que nous avons transcrits, et qui sont les seuls qu'il ait jamais sus.

Il est inutile de dire que bien des fois l'officier et sa femme ont fait des pèlerinages à la croix de pierre où ils avaient prêté le serment qu'ils ont si bien tenu, et auquel ils doivent leur bonheur.

A. DUMAS, FILS.

LA FEMME DU MONDE.

Paresseuse, ouvre la paupière :
Chacun a couru travailler ;
La fourmi dans la fourmilière
Et l'ouvrier dans l'atelier.

Pour réchauffer l'enfant qui tremble,
Pour ouvrir le lys argenté,
Le Seigneur fit lever ensemble
L'aube et la sœur de charité.

Toi, tu dors ; ou, coquette et lasse,
Oisive et lustrant ton bandeau,
Tu vis, devant ta large glace,
Comme le cygne vit dans l'eau.

La nuit tu renaisses leste et folle,
Toi qu'un souffle ferait plier :
Pour danser, ton pied d'Espagnole
Semble avoir des muscles d'acier.

Frêle, sous le tulle et le crêpe,
Tu vales pourtant tout l'hiver :
Comme une aile à ton corps de guêpe,
Le plaisir te soutient en l'air.

O cœur plus léger que la plume !
Ton amour n'est pas orageux ;
Avec les lustres il s'allume,
Et s'éteint souvent avec eux.

Quand l'étoile paraît, tu brilles ;
Quand on entend le rossignol,
Tu chantes ; tu cours aux quadrilles
Quand la phalène prend son vol.

Mais le jour, blanche, morne et frêle,
Ma Willis paraît s'affaiblir :
La nuit, tu danses, ô Giselle !
Mais le soleil te fait pâlir.

O femme au cœur d'enfant, que ta vie est frivole !
Tout en la couronnant, remplis ta tête folle.
Parler dentelle et fleurs est tout ce qu'on t'apprit ;
Toute grave pensée est par toi dédaignée :
Comme le moucheron, dans un fil d'araignée,
Dans un filet de gaze on prend ton jeune esprit.

Ta religion même est petite-maîtresse :
Tu vas t'agenouiller en atours de princesse,
Et l'église pour toi n'est qu'un salon divin,
Où, le livre en velours, à l'agrafe dorée,
Remplace l'éventail ; où l'on te voit parée
Comme une jeune sainte en robe de satin.

Et ton cœur reste froid : point d'ardente prière !
Du musc, et point d'encens !... Pas de sainte lumière,
De petit coin du ciel qui se laisse entrevoir.
Et tu pares ton corps sans songer à ton âme
Qui doit refléter Dieu ! Ma pauvre jeune femme,
Pourquoi dorer le cadre et ternir le miroir ?

Mais l'ennui vient ramper dans la chambre où tu brilles :
Le serpent perdit Ève et l'ennui perd ses filles.
Vite un livre, une étude... As-tu quelque trésor
D'art, de savoir?... Quoi, rien !... Souffre, pauvre coquette :
La tête sans pensée est comme une cassette
Qu'on trouve aux mauvais jours sans épargne et sans or.

Approfondis les arts, ces sources toujours neuves,
Et suis leurs filets d'eau qui deviendront des fleuves.
Aux livres des penseurs agrandis ta raison ;
Prends des pinceaux savants, émaillés, poétiques,
Qui semblent dans tes mains des baguettes magiques :
Sois reine dans les bals, sois fée à la maison.

Ton éventail pour sceptre, alors viens dans nos fêtes
Adoucir les lions, protéger les poètes.
Nos chevaliers n'ont plus ni l'amour ni la foi :
La Bourse, où le veau d'or luit sous les colonnades,
Nouvelle Terre-Sainte, est le but des croisades ;
Et c'est au lansquenet que s'ouvre le tournoi.

On préfère aux soupirs la cravache sifflante,
Le cheval qui hennit au poète qui chante,

Le fougueux steeple-chase à l'amour tout-puissant.
Alerte, les jockeis ! tout est sport et délire !
Le bon cheval anglais a distancé Shakspeare,
L'Andalouse a fait place à l'andaloux pur sang.

Tiens les rênes au siècle ; il s'emporte et s'égare ;
Rallume l'art divin, souffle sur le cigarre ;
Soumets nos lionceaux, sans chaînes ni bâillons ;
Et dans chaque salon, souveraine puissante,
Fascinant d'un regard leur foule rugissante,
Sois comme Daniel dans la fosse aux lions.

Poétise le monde : A chacun sa conquête ;
L'un part les fleurs au front, l'autre le casque en tête.
Ta fragile beauté va s'éteindre demain ;
Tu n'es qu'un ver luisant tout brillant et tout frêle ;
Mais tu sais attirer avec une étincelle,
Ne la fais scintiller que sur le bon chemin.

ANAÏS SÉGALAS.

Ces vers sont extraits d'un nouveau volume de poésies de madame Anaïs Ségalas, qui a pour titre : *La Femme*, et dont la deuxième édition vient d'être mise en vente chez madame Louis Janet, rue Saint-Jacques, 59.

REVUE DES THÉÂTRES.

L'Apparition, opéra en deux actes, paroles de M. Germain Delavigne, musique de M. Benoît.

La scène se passe en Espagne, en 1811.

Le théâtre représente la grande place d'un village ; au fond, sur une montagne, on aperçoit dans le lointain le château de Torellas.

Pedro est l'honneur de ce village, il a remporté le prix comme toréador, et les paysans, les paysannes viennent par leurs chants célébrer sa victoire ; les jeunes filles lui offrent une couronne, puis elles dansent avec lui et avec les paysans.

Au milieu de cette fête arrive Roger et Fargy, deux officiers français, conduits par Nugnez, un muletier : « Comment !

s'écrie Roger, il n'y a dans ce village aucune auberge pour nous recevoir ? — Aucune, seigneur, répond Nugnez. — Et dans les environs ? — Pas davantage. — Par malheur l'orage approche, ajoute Fargy ; muletier, tu me le payeras ! Allons, reprend-il en s'adressant à Roger, chasse le chagrin qui te dévore, et mêlons-nous aux jeux et aux danses de ces braves gens. — Je ne le puis, répond Roger ; je suis cause de la mort de celle que j'aime. Pauvre Clara de Torellas ! elle m'attendait pour la conduire à l'autel, lorsque je reçus une mission secrète qui me forçait de partir subitement ; Clara m'accusa de l'avoir trompée, trahie... elle est morte en me haïssant... je ne puis plus être heureux ! — Mais, reprend Fargy, il te fallait trahir ton

devoir ou ta maîtresse... et ta mission secrète a sauvé l'armée. »

Roger reste absorbé dans sa douleur, tandis que Fargy demande un asile aux habitants du village. A un vieillard il dit : « Je vous payerai l'hospitalité par mes récits de guerre. — Je ne le puis, lui répond-il, malgré mon respect pour la France. » Il s'adresse à une jeune fille : « Je vous payerai l'hospitalité par mes chansons. — Je ne le puis, répond-elle, malgré mon respect pour la France. » Tout le village fait en chœur la même réponse. « Touchante unanimité ! » dit en riant Fargy.

Un sous-officier revient avec un Espagnol et une vieille femme. « Je n'ai pu trouver un seul gîte, dit-il, aux deux Français ; mais ces braves gens prétendent qu'on peut loger là-bas, dans ce château que vous voyez sur la montagne. Que ferons-nous, Roger ? » demande Fargy. A ce nom la vieille dit bas à l'Espagnol : « C'est lui ! » puis elle reprend : « Oui, on peut y loger, mais vous n'irez pas. — Pourquoi ? reprend Roger. — Parce que des esprits s'y promènent la nuit. — Écoutez ce que l'on raconte de ce château, ajoute le muletier. « Un baron, qui jadis avait épousé Clara, la noble châtelaine de Torellas, exerçait son brigandage dans la plaine, et quand le beffroi sonnait minuit, le baron, son écuyer et la châtelaine, se réunissaient dans un festin. Un soir, au douzième coup, les feux du festin pâlièrent, et à travers des sifflements, des gémissements et des hurlements de ses victimes, une voix menaçante dit au baron : « Prends garde à toi ! » Le lendemain, nouveau banquet, mais Clara ne voulant pas y prendre place, tomba sous les coups du baron et de son écuyer... Ce soir-là, au douzième coup, à travers des sifflements, des gémissements et des hurlements de ses victimes, le baron, son écuyer et Clara... tout disparut. Depuis, chaque nuit, au douzième coup du beffroi, on entend, dans les noirs bâtiments du château

de Torellas, ces mots épouvantables....

— Nugnez ! prends garde à toi ! » prononce Fargy en frappant sur l'épaule du muletier qui jette un cri perçant, se croyant au pouvoir de l'enfer et de tous ses diables.

« Eh bien, reprend Fargy, je veux passer la nuit dans ce château. — Malheur à vous ! dit la vieille. Clara vient à l'heure du festin trinquer avec le téméraire, et on le trouve mort le lendemain. — Je veux voir cette Clara, s'écrie Roger, puisse-t-elle m'apparaître sous les traits de celle que j'aime ! — Il la verra ! dit la vieille bas à l'Espagnol. — Mais il mourra ! » répond celui-ci.

En ce moment, l'orage approche. « Ayez-nous du feu, des vivres et du vin, dit Fargy aux habitants, et guidez-nous vers Torellas. »

Les paysans se rendent au village pour s'y procurer ce que les Français demandent ; et le sous-officier s'éloigne, se promettant, dès que ses soldats seront arrivés, d'aller avec eux veiller sur Torellas.

Le théâtre représente une salle gothique. Au fond, au-dessus d'une porte conduisant à une galerie à demi ruinée, l'on aperçoit trois portraits : ceux de Clara, du baron et de son écuyer. Les paysans viennent d'allumer le feu, et attachent des flambeaux aux murs.

« C'est dans ces lieux qu'à minuit revient la châtelaine, dit le pauvre muletier. Voyez encore ces flambeaux, ils éclairèrent la scène sépulcrale. Amis ! ajoute-t-il en s'adressant aux paysans ; puissions-nous nous revoir ! » Ceux-ci s'éloignent en toute hâte.

« Voici donc ce château qu'habitaient ses aïeux, dit Roger en pensant à la fiancée qu'il a perdue. — Mais pour nous recevoir il ne paraît personne, reprend Fargy ; la châtelaine a peu de courtoisie. Vois donc, Roger, ajoute-t-il en indiquant les portraits, notre hôtesse est avec ses deux convives. Sois l'un, je serai l'autre, et nous attendrons la châtelaine. — Je suis le baron, dit Roger. — Je suis son écuyer fidèle,

n'ébranla pas sa résolution, et il présenta sa défense avec une fermeté inaccessible aux promesses et aux menaces. Il reconnut qu'il était l'auteur des écrits condamnés par le saint-siège, et refusa d'en rien rétracter. Les dernières paroles de sa défense furent celles-ci : « Me voilà devant vous; je ne peux ni parler ni agir autrement. Mon Dieu, soyez-moi en aide ! Amen. »

M. Mortersteig a dû étudier profondément le caractère de Luther, car il a rendu avec une vérité parfaite le fougueux prédicateur de la réforme, ce moine obscur et pauvre, devenu si célèbre.

L'immortel ouvrage de Michel Cervantes, *Don Quichotte*, a fourni à M. Penguilly l'Haridon le sujet de deux charmantes toiles, empreintes d'une grande originalité. Sur l'une, on voit le noble hidalgo, la lance en arrêt; une ardeur chevaleresque le transporte; il précipite Rossinante au galop, afin d'aller pourfendre les moulins à vent que son imagination transforme en autant de géants. Sur la seconde toile, c'est le retour de *Don Quichotte*. Quel contraste ! le malheureux chevalier, le corps brisé, la mort dans l'âme, est monté sur le grison de son écuyer; Rossinante, éreinté, suit derrière, et Sancho, qui dirige la triste cavalcade, frappe à la porte du manoir, qui ne verra plus sortir Don Quichotte que pour aller à sa dernière demeure.

L'aspect de ces deux compositions est attendrissant. Une mélancolie profonde y est répandue, et la touche fine et spirituelle de M. Penguilly leur a donné un charme indicible.

Il y a de la grâce, de la coquetterie, de la finesse dans la manière dont M. Chevet a retracé la scène de *Charles VII et Agnès Sorel chez l'astrologue*.

Le roi Charles VII, voulant connaître le sort qui l'attend, consulte un astrologue en présence d'Agnès, qui veut aussi savoir

quelle destinée lui est réservée. Le devin, probablement pour la flatter, lui prédit qu'elle règnera longtemps sur le cœur d'un grand roi. Agnès, saisissant cette occasion de faire entendre la vérité à Charles, se lève, lui fait une profonde révérence, et lui demande la permission de se rendre à la cour du roi d'Angleterre pour y remplir sa mission : « Sire, ajouta-t-elle, c'est lui, sans nul doute, que concerne la prédiction, puisque, bientôt, vous allez perdre votre couronne, et qu'il va la réunir à la sienne. » Ces paroles firent une telle impression sur le cœur du roi, que les larmes lui vinrent aux yeux. De là, il reprit courage, et renonçant à tous les divertissements, il fit si bien, par sa vaillance, qu'il chassa les Anglais de son royaume.

M. Peyronnet a rendu, avec infiniment de bonheur et de talent le *Retour au village*. Je m'abstiendrai de tout éloge, M. Peyronnet ayant permis qu'une gravure de cet intéressant tableau vous fût donnée dans votre journal.

Mademoiselle Fabre d'Olivet a puisé le sujet d'un fort joli tableau de genre dans une nouvelle pleine d'intérêt de M. Topffer. Il y a beaucoup de grâce et de sentiment dans la composition de mademoiselle Fabre d'Olivet. Ses deux femmes sont bien posées, et il serait difficile, je crois, d'interpréter d'une manière plus heureuse les héroïnes de M. Topffer.

M. Auguste Moynier a parfaitement reproduit la douce et gracieuse physionomie de madame F. T. On ne saurait trop adresser de félicitations à l'artiste sur l'habileté dont il a fait preuve en rendant son modèle avec une si grande vérité.

Mademoiselle Anna Martin a exposé une *Etude de jeune fille* et plusieurs portraits d'un bon style, et qui font beaucoup d'honneur à son talent déjà si bien connu.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

Économie Domestique.

Sirop de cerises. — Confiture de cerises. — Compote de cerises. — Cerises à l'eau-de-vie. — Eau de noyau. — Sirop de vinaigre framboisé. — Gelée de groseilles rouges. — Gelée de groseilles blanches.

Commençons par le commencement, car *il y a un commencement à tout*, dit le proverbe. Faites acheter des cerises — des groseilles rouges — des groseilles blanches — des framboises — une gousse de vanille — et un pain de sucre.

Vous relevez vos manches jusqu'au coude, vous mettez un tablier blanc. Vous avez un petit outil de toilette, en ivoire ou en acier, terminé d'un bout par une petite pelle et de l'autre par une pointe (vous voyez quel détour je prends pour ne pas dire un cure-oreille) — des ciseaux — une terrine — un bocal de verre blanc à moitié rempli d'eau de rivière — une petite cruche en terre — et une cuvette dans laquelle il y a de l'eau de rivière. Tout cela placé sur une table, dans la cuisine. Mettez vos deux mains au-dessus de la terrine, le panier de cerises et la cuvette à votre gauche, le bocal, les ciseaux et la cruche à votre droite.

De votre main gauche prenez avec soin une cerise ; si elle est belle, avec vos ciseaux vous lui coupez la queue en la lui laissant longue d'un centimètre, et jetez cette cerise dans le bocal. Si elle est petite, arrachez-lui la queue, introduisez, dans l'ouverture que la queue a laissée, la cuillère qui forme l'un des bouts du petit instrument, retirez le noyau, jetez-le dans la cruche, et laissez tomber la cerise dans la terrine, au-dessus de laquelle vous faites cette opération ; puis, quand vos mains sont trop imprégnées de jus de cerises et que

les restes desséchés de la fleur qui a produit ce fruit se sont attachés à vos doigts, vous les plongez dans la cuvette, et les secouez pour reprendre votre opération. Lorsque vous avez fini, vous mettez les queues de cerises sur une feuille de papier, et les laissez sécher.

Sirop de cerises.

Lorsque les cerises de la terrine n'ont plus ni queues ni noyaux, vous les pesez dans un saladier dont vous avez pris le poids d'avance. Pour trois kilogrammes de cerises ainsi préparées, vous pesez trois kilogrammes de beau sucre, que vous cassez en petits morceaux et mettez dans une bassine de cuivre avec trois verres d'eau ; vous mettez ce sucre sur un fourneau ayant d'abord peu de charbon, vous en ajoutez quand le sucre est fondu ; alors vous jetez de temps en temps un quart de verre d'eau dans ce sucre pour le clarifier et faire monter l'écume. Lorsque ce sirop de sucre est écumé et qu'il est cuit, ce que vous reconnaissez quand il s'arrête en perles au bord de l'écumoire, versez les cerises dans ce sirop ; dès qu'il a jeté un bouillon au milieu de la bassine, retirez-la de dessus le feu ; avec une écumoire, enlevez les cerises de manière à ne pas les écraser, remettez-les dans leur terrine, et couvrez-la d'un linge blanc. Quand le sirop de cerises qui est dans la bassine devient tiède, placez l'entonnoir dans une demi-bouteille de verre ; avec une cuillère à potage, prenez de ce sirop, et jetez-en dans l'entonnoir, en laissant dans le goulot de la bouteille la place d'un bouchon. Vingt-quatre heures après, bouchez ces demi-bouteilles, et faites-les descendre à la cave, où on les placera debout.

Confitures de cerises.

Vous débarrassez votre table de cuisine, vous vous empressiez de placer à votre gauche un panier contenant deux kilogrammes et demi de groseilles rouges ; devant vous est une terrine. Vous égrappez ces groseilles, et les laissez tomber dans la terrine, où vous les écrasez ensuite avec vos mains. Vous placez un grand tamis sur une plus petite terrine ; je suppose que vous obtiendrez un kilog. et demi de jus, ce dont vous vous assurerez en le pesant dans le même saladier. Aussitôt après, vous pèserez un kilog. et demi de sucre que vous casserez en petits morceaux. Quand il sera cuit comme le précédent, vous y verserez le jus de groseilles ; dès qu'il aura bouilli cinq minutes, versez-y les cerises ; après un bouillon jeté au milieu de la bassine, retirez-la du feu, et, avec une cuillère à potage, mettez cette confiture dans des pots, en faisant en sorte qu'ils aient à peu près autant de cerises l'un que l'autre.

Vingt-quatre heures après, vous taillez des ronds de papier blanc ; vous les ferez imbiber dans un saladier où vous aurez mis de l'eau-de-vie ordinaire ; — vous couperez des carrés de papier, vous les ferez imbiber dans un saladier où vous aurez versé de l'eau de rivière. Cela fait, vous prenez un rond de papier, et le placez sur un pot de confiture, en l'appuyant avec le doigt pour faire échapper l'air qui se trouverait dessous ; vous prenez un carré de papier, vous le placez sur le pot, et en l'appuyant avec les paumes de vos mains, vous faites tourner le pot plusieurs fois, debout, sur lui-même, en l'appuyant sur la table. Vous parvenez ainsi à coller sur le rebord du pot ce papier en le déchirant de manière qu'il n'en reste que juste sous le rebord du pot de confiture.

Lorsque vous voulez servir des confitures, coupez, avec un couteau, ce papier en demi-cercle, relevez-le comme si vous

ouvriez une boîte dont le couvercle serait retenu par une charnière, et rabattez-le ensuite.

Compote de cerises.

Otez les queues et les noyaux des cerises tachées, faites cuire ces cerises avec l'écume que vous avez retirée du sucre, et mangez tout de suite cette compote.

Cerises à l'eau-de-vie.

Vingt-quatre heures après avoir mis vos cerises dans l'eau, faites cuire du sucre comme le précédent, laissez-le tiédir, versez ce sirop dans des demi-bouteilles. Retirez l'eau du bocal, remplacez-la par de l'eau-de-vie et du sirop de sucre. Achetez une pincée de maïs, de la canelle, de l'anis, de la coriandre, des clous de girofle, placez le tout dans un petit sac de toile blanche, suspendez-le dans le bocal pour qu'il infuse dans le liquide qui dépasse au-dessus des cerises, placez ce bocal en lieu sec. Dix jours après, goûtez au jus des cerises ; s'il n'est pas assez sucré, ajoutez-y du sirop de sucre, et si le jus a pris assez du parfum des épices, retirez le petit sac de toile.

Voici mes raisons pour faire ainsi ces cerises : en les jetant dans l'eau, elles ne se meurtrissent pas comme si elles tombaient dans le bocal, ou l'une sur l'autre ; l'eau leur attendrit la peau et les nettoie, et le sirop de sucre et l'eau-de-vie mis en même temps empêchent la cerise de ne prendre que la force de l'eau-de-vie.

Eau de noyau.

Versez de l'eau-de-vie sur vos noyaux de cerises, laissez-les infuser durant six semaines, faites un filtre de papier joseph, introduisez-le dans un entonnoir que vous placez dans une bouteille. Ajoutez-y ce qu'il faut du sirop de sucre que vous aurez conservé en bouteille.

Avec les queues de cerises vous ferez une infusion lorsque le médecin l'aura ordonné.

Pendant que vos jolies petites mains sont tachées, il ne vous coûtera pas plus de faire encore d'autres sirops, d'autres confitures.

Sirop de vinaigre framboisé.

Épluchez des framboises que vous jetez dans une terrine, écrasez-les dans un tamis posé sur une plus petite terrine, ne les pressez pas ; pour un kilog. de jus, mettez cuire un kilog. 250 grammes de sucre ; lorsqu'il est cuit comme le précédent, jetez le jus des framboises dans la bassine ; au premier bouillon, retirez ce sirop, ajoutez-y 250 grammes de vinaigre. Lorsque ce sirop est tiède, versez-le dans des demi-bouteilles ; vingt-quatre heures après, bouchez-les et faites-les descendre à la cave, où on les placera debout.

Gelée de groseilles rouges.

Épluchez des framboises, écrasez-les dans un tamis posé sur une terrine, ne les pressez pas. Égrappez des groseilles, écrasez-les, pressez-les dans un tamis posé sur une autre terrine ; pour deux kilog. de jus de groseilles, mettez un kilog. de jus de framboises, mêlez le tout ensemble. Faites cuire trois kilog. de sucre comme le précédent ; versez-y le jus des groseilles et des framboises ; après que le tout aura bouilli dix minutes (cinq minutes de plus à cause des framboises, qui se conservent moins),

pendant ces dix minutes vous enlèverez l'écume, et la mettrez dans un compotier, retirez la bassine et remplissez les pots.

Gelée de groseilles blanches.

Égrappez des groseilles blanches que vous jetez dans une terrine. Écrasez-les dans un tamis posé sur une autre terrine ; pour deux kilog. de jus, pesez un kilog. 500 grammes de sucre. Dès qu'il est fondu, vous y mettez la moitié d'une gousse de vanille, vous le faites cuire comme le précédent, puis vous y jetez le jus de groseilles blanches ; laissez le tout bouillir cinq minutes au milieu de la bassine ; pendant ces cinq minutes vous enlèverez l'écume et la mettrez dans un compotier ; retirez la bassine et remplissez les pots.

Reprenez la gousse de vanille et remettez-la dans son papier ; elle vous servira ensuite pour des crèmes.

Pour le service ordinaire, je vous conseille les pots de faïence, mais les petits pots de verre sont mieux pour les dîners priés. On peut d'ailleurs en mettre plusieurs sur une assiette, et de différentes sortes de confitures.

Mais vos mains sont tachées. Lavez-les dans de l'eau de javelle, puis savonnez-les dans plusieurs eaux. Dans la dernière, jetez de l'eau-de-Cologne.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

CORRESPONDANCE.

(25 juin.) On bat la générale, le canon tonne, la fusillade éclate, les insurgés sonnent le tocsin... Je tremble de peur, je

me désole, je prie Dieu à genoux, à mains jointes... Depuis hier on se bat dans les rues, dans les faubourgs... C'est la guerre

de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent, de ceux qui veulent renverser les lois contre ceux qui les respectent. Toutes les jeunes filles font de la charpie, coupent des bandes; les femmes vont offrir leurs services dans les ambulances, et fournissent les draps et les meubles nécessaires aux blessés.

(27 juin.) Je me suis couchée deux nuits toute habillée. J'avais caché mes petites économies, mon seul espoir pour soulager de nouvelles infortunes... Mon quartier a été épargné... Mais, dans d'autres quartiers, quel désastre! quelle ruine! quelle désolation! Tous les bons Français ont le cœur en deuil. Un des insurgés a tué notre digne archevêque comme il venait de leur prêcher la concorde et la paix; l'armée compte plusieurs généraux tués et blessés; la garde nationale déplore de grandes pertes; la garde mobile, ces braves gamins de Paris, et la ligne, ont beaucoup souffert, mais tous ont réuni leur dévouement, leur courage, pour repousser cette nouvelle invasion de barbares, et la victoire est restée à l'ordre, à la loi... On enterre les morts, on rouvre les boutiques, les fenêtres... On se visite... on se compte... Nous sommes en état de siège.

Hier a été célébrée la messe pour les victimes. L'autel s'élevait sur la place de la Concorde, entre le palais des Tuileries et l'allée des Champs-Élysées qui conduit à l'arc de triomphe de l'Étoile; à gauche, à droite de l'autel, la Chambre des députés, l'église de la Madeleine, avaient leurs portes et leurs colonnes couvertes d'un drap noir parsemé de larmes d'argent; la porte Saint-Denis, la porte Saint-Martin étaient aussi couvertes de drap noir garni d'une frange d'argent. La colonne de Juillet était entièrement voilée d'un crêpe; du côté qui regarde la rue Saint-Antoine, on avait dressé deux énormes trépieds, aussi recouverts de drap noir, qui supportaient chacun une cassolette où brûlait l'encens. Après cette cérémonie toute chrétienne, dans

laquelle l'on n'entendit que les chants des prêtres qui priaient et les roulements des tambours qui pleuraient, le catafalque, contenant un mort pris dans chaque classe de combattants, se dirigea vers la Madeleine; les cercueils furent déposés dans cette église.

Reposons-nous un peu de ces scènes de carnage et de deuil; reprenons nos travaux accoutumés. Je t'avoue que cette planche et sa description sont faites depuis longtemps; car aujourd'hui je n'aurais pas le courage et la lucidité d'esprit nécessaires pour t'expliquer toutes ces choses, que je n'ai plus qu'à te copier.

Le n° 1 est une couronne pour le fond du mouchoir qui a des roses aux quatre coins. Dans cette couronne on met les initiales. Ce nom de Clémence se brode à un mouchoir du matin.

Le n° 2 est le fond d'un bonnet d'homme. Pour ton frère, qui est prêtre, tu feras ce bonnet en velours ou en casimir noir, tu le broderas en soutache noire.

Le n° 3 est la forme.

Si ce bonnet était pour ton autre frère, tu le broderais en soutache verte ou gros bleu, et, au milieu du fond, tu ajouterais un énorme gland formé de soie noire et de soie verte ou gros bleu, qui ferait incliner ce fond légèrement sur le côté et donnerait au bonnet un air plus coquet.

Voici comment tu monteras ce bonnet : Taille cette forme sur la largeur de la tête, à peu près 60 centimètres, 1 centimètre de plus pour les remplis, et sur 12 centimètres de hauteur, 1 centimètre de plus pour les remplis. Taille ce fond sur 14 centimètres, 1 centimètre de plus pour les remplis. Taille en soie noire la doublure de cette forme et de ce fond. Achète chez le papetier une feuille de carton léger, comme pour un chapeau de femme; taille ce carton sur la forme et sur le fond, mais sans les remplis, fronce le haut de la forme, couds-le autour du fond, introduis le carton entre le dessus et le dessous du

fond, rabats la doublure sur celle de la passe, introduis le carton entre le dessus et le dessous de cette passe, rabats le dessous sur le rempli du dessus. Couds au bas du bonnet, sur la doublure, tout autour, une bande de maroquin noir haute de 7 centimètres. Si ce bonnet doit être porté en hiver, tu coudras en dessous de la doublure du fond et de la forme une couche de ouate, et tu ne mettras pas la bande de maroquin.

Les glands coûtent de 2 francs 50 cent. à 10 francs.

Le n° 4 est une bobèche qui se place sous les bobèches de cristal et retombe sur le flambeau. Tu calques ce dessin sur un morceau de papier blanc; tu achètes une feuille de papier rose, bleu ou vert, à faire des fleurs; tu en tailles un carré de 22 centimètres, tu le plies en deux, puis en deux, encore en deux, mais en biais; alors tu l'arrondis du bas; avec une épingle, tu attaches dessus le papier blanc sur lequel tu as découpé ce dessin n° 4; avec un crayon tu traces, dans l'intérieur, une ligne autour de ces jours et, à l'extérieur, une autre ligne pour marquer la forme de ce modèle en papier blanc; tu le détaches, et avec des ciseaux bien affilés, tu découpes ensemble, les unes sur les autres, les huit feuilles de papier qui se tiennent et forment cette bobèche. Déplie-les, puis place-les sur une pelote, et, du côté qui sera l'endroit, fais, avec une épingle, les petits trous qui entourent cette bobèche.

Le n° 5 est le devant d'une blouse russe. Le derrière se taille de même. De chaque côté on forme des plis creux à la jupe; ces plis, comme tu le vois, sont au bas de la taille, à la couture qui se trouve sous le bras.

Le n° 6 est la manche courte.

Ces blouses se font en nankin ou en piqué à raies bleues; la jupe s'orne d'un galon de coton blanc qui remonte de chaque côté jusqu'à la taille; la jupe n'est cousue qu'à partir de l'étoile que tu vois de chaque côté. Le bas restant ouvert, cette blouse

ne bride pas sur le bras quand on porte les petits enfants, car elle peut servir dès l'âge le plus jeune.

Le n° 7 est cette blouse toute faite ayant des manches blanches; la ceinture est ornée de deux galons: on peut à cette blouse ajouter une pèlerine garnie d'un galon. Quand il fait chaud, pèlerine et manches blanches sont de trop.

Ce patron, de *l'Industrie parisienne*, se trouve rue d'Hanôvre, 21. Il est en papier et exécuté en grosse mousseline. On peut l'essayer.

Le n° 8 est un dessin écossais pour pantoufles, chaise, cabas, tabouret.

Le n° 9, ce sont les signes qui représentent les couleurs. Si tu as des restes de laine, tu peux les employer.

Le n° 10 est une **FRANGE TRICOTÉE**.

Prends du coton retors, n° 12, ou de la laine de Saxe. — Des aiguilles de fer de 8 millimètres de circonférence.

Monte 8 mailles. Pour les consolider, tricote un tour à l'endroit.

Cette frange se tricote entièrement à l'endroit.

1^{er} TOUR. Tricote deux mailles simples — jette ton coton sur ton aiguille comme si tu voulais tricoter à l'envers — prends deux mailles ensemble, tricote-les — tricote une maille simple — jette ton coton — deux mailles ensemble — une maille simple.

Tu dois avoir 8 brides à la fin de chaque aiguille.

Recommence: deux mailles simples — jette ton coton — deux mailles ensemble — une maille simple — jette ton coton — deux mailles ensemble — une maille simple.

Recommence, et continue de même toutes les aiguilles jusqu'à ce que tu aies une bande de la longueur que tu veux donner à ta frange; alors tu t'arrêtes.

DERNIER TOUR: Tricote deux mailles simples — rabats la 1^{re} sur la 2^{me} — tricote la 3^{me} — rabats la 2^{me} sur cette 3^{me} — tricote la 4^{me} — rabats dessus

la 3^{me} — tricote la 5^{me} — rabats dessus la 4^{me} — retire ton aiguille de droite qui retient cette 5^{me} maille, et, à la place de cette aiguille, entre ton coton dans cette 5^{me} maille, afin de l'arrêter. Il te reste 3 mailles sur ton aiguille de gauche, retire-la, et détricote ces trois mailles sur toute la longueur de la bande : c'est ce qui formera la frange.

Le coton qui sort de la 5^{me} maille, coupe-le de la hauteur de cette frange.

Si tu voulais la faire plus haute, tu monterais, je suppose, 12 ou 16 mailles, tu en rabattrais 4 pour former la passementerie ; tu passerais ton coton dans la 5^{me} maille, et tu en détricoterai 7 ou 11.

Cette frange peut servir pour garnir des housses de fauteuil — des taies pour dos et bras de fauteuil — des couvre-pieds — des oreillers de divan, et des pelotes en tricot.

Si cette frange se fait en laine, elle peut servir pour couvre-pieds tricotés en laine et pour garnir des rideaux de damas.

Ce travail est si facile, et tient si peu de place, que je te le recommande lorsque tu vas passer quelques heures en visite, ou t'asseoir dans le bosquet qui est à l'extrémité de ton jardin.

Ce n° 10 représente un morceau de cette bande ; on la voit tricotée d'abord, puis détricotée et formant la passementerie et la frange.

Le n° 11 te représente le coin d'un mouchoir qui se fait ainsi. Choisis de la batiste de 86 centimètres de large, achètes-en 45 centimètres (elle diminuera au blanchissage), supposons qu'il en reste 43 centimètres. Coupé en deux, dans la largeur, tu auras deux carrés de 43 centimètres chacun. Fais à ces carrés un ourlet large comme un des petits rubans de ce modèle. Achète du gros papier vert, coupe-le en quatre bandes longues de 45 centimètres, que tu réunis comme les quatre coins d'un mouchoir achète ; une pièce de ruban de coton très-fin, large comme un

des petits rubans de ce modèle ; bâtis le fond de ton mouchoir sur le carré de papier vert ; bâtis au bas de ce fond 6 rubans en leur faisant une petite pince aux quatre angles du mouchoir ; ces 6 rubans feront une hauteur de 4 centimètres, total 8, ce qui avec les 43 du fond fera un mouchoir de 51 centimètres, ce qui est raisonnable. Tu choisis de bon fil d'Irlande. Tu réunis ensuite ces rubans par un point croisé, en travaillant toujours de gauche à droite, et passant l'aiguille en dessous des rubans et en dessous du fil.

Si tu veux que ton mouchoir soit terminé par un ourlet, ainsi que ce modèle, tu achètes de la batiste de quoi te faire de faux ourlets, tu les coupes en biais pour le coin, tu fais des remplis dans l'intérieur, tu les couds à points devant, c'est l'envers, tu retournes cet ourlet ; tu fais, au bord du dessus et du dessous, un rempli, et à ces remplis tu réunis le dernier ruban par un point croisé.

Avec une bande de trois rubans, on fait un entre-deux pour des bouts de manches de mousseline.

Avec une bande de quatre, on garnit des pantalons d'enfant.

Avec une bande de cinq, dont on réunit le premier ruban à l'ourlet d'un jupon (tu sais que cet ourlet doit se faire large comme un ruban), et dont on réunit le dernier ruban à un faux ourlet, large de 4 centimètres, cela fait une jolie et solide broderie, qui, si elle s'use, peut être raccommodée sans que l'on s'aperçoive qu'elle l'a été. C'est aussi un prétexte pour rallonger les jupons devenus trop courts.

FLEURS EN PAPIER.

Renoncule.

Achète, chez madame Lefort, rue Mauconseil, du papier rouge — jaune, ou rose, à 25 cent. la feuille.

Du papier vert-pistache à 5 cent. la feuille.

Une grosse de feuilles de renoncule, assorties, à 75 cent.

Fais, en grosse percale, une large pelote, un peu molle.

Je te renvoie à la XV^e année, 2^{me} numéro, page 62, là, tu trouveras toutes les petites choses nécessaires pour faire des fleurs. Et maintenant je commence.

Cœur de renoncule.

Prends le papier vert, taille le modèle n° 12 — prends un brin de fil d'archal n° 2; recourbe une de ses extrémités — accroches-y gros comme une petite noisette de ouate — couvre-la avec ce carré de papier vert, dont tu rapproches les quatre angles sur le fil d'archal, où tu les attaches avec de la soie verte — en tenant le fil d'archal dans ta main, trempe le dessus de ce cœur dans de la gomme — puis dans du café en poudre — recourbe l'autre extrémité de ce fil d'archal, et, pour faire sécher ce cœur, suspends-le par cette extrémité au dos d'une chaise.

Renoncule.

Prends le papier vert; taille trois ronds sur le modèle n° 13; mais sans le découper non plus que ceux qui suivent.

Prends du papier rouge, rose ou jaune; taille deux ronds sur le modèle n° 14.

Avec ce même papier, taille quatre ronds sur le modèle n° 15.

Puis encore quatre ronds sur le modèle n° 16.

Plie chacun de ces ronds comme te l'indiquent les lignes pointées de ce n° 16, c'est-à-dire en deux — puis en deux — encore en deux, mais en biais, tu obtiendras le modèle n° 17. Quand tu l'auras découpé du haut, tu couperas la pointe du bas.

A présent, déplie un de ces modèles, place-le sur la pelote, prends un étui rond et appuies-en le bout sur ces feuilles, de manière à les faire recoqueviller en dedans. Fais de même pour les autres modèles.

Décroche le cœur, avec ton pinceau prends de la gomme, enduis-en le dessous de ce cœur — redresse l'extrémité du fil d'archal que tu as recourbée, passe-la au milieu d'un premier modèle en papier vert n° 13, — tandis que tu tiens ce fil d'archal de ta main gauche, tu formes avec le pouce et l'index de ta main droite un cercle, dont tu entoures le bas de ce modèle n° 13, de manière à le coller sous ce cœur et à le recouvrir un peu. — Enduis de gomme, mais plus légèrement, le dessous de ce premier modèle n° 13 — passe le fil d'archal au milieu d'un second modèle, en contrariant les pétales, et ainsi de suite pour deux des modèles n° 14, ainsi que pour les quatre modèles n° 15 et les quatre modèles n° 16, puis enfin dans le troisième modèle n° 13 qui te reste en papier vert. — Recourbe encore le fil d'archal, suspends la renoncule, et laisse-la sécher.

Pour monter les feuilles.

Prends du fil d'archal n° 1, entoure-le légèrement de ouate, couvre-le d'une bande de papier vert n° 1; avec ton pinceau, enduis de gomme une des extrémités de cette tige, appuie-la sur une petite feuille. Fais de même pour trois autres fils d'archal n° 1, et appuie ces tiges sur des feuilles de plus en plus grandes.

Pour monter le bouton.

Fais un cœur comme le précédent, introduis le fil d'archal dans deux des modèles de papier vert n° 13 — puis dans les deux modèles n° 14, et enfin dans le troisième modèle n° 13 qui te reste en papier vert. Entoure le fil d'archal de ouate assez épaisse, couvre-la d'une bande de papier vert-pistache n° 2, et, deux centimètres au-dessous du bouton, attache une des plus petites tiges ornée de feuilles.

Pour monter la branche de renoncule.

Entoure le fil d'archal de la renoncule d'une ouate très-épaisse, que tu couvres

de papier vert-pistache n° 2; trois centimètres au-dessous de la fleur, place une feuille moyenne, puis le bouton qui a déjà sa feuille, et enfin place une feuille plus grande.

Les renoncules jaunes ou roses paraissent plus naturelles lorsqu'elles sont panachées. Coupe le bec d'une plume d'oie, introduis avec force dans le tuyau un petit morceau d'éponge que tu y retiens, en l'y attachant avec un gros fil — quand la renoncule est terminée, délaye avec un peu d'eau du vermillon dans une soucoupe — trempe-y cette éponge — de ta main gauche prends la tige de la fleur; de ta main droite prends ce tuyau de plume, appuie l'éponge sur l'extrémité des pétales, puis de côté, au hasard, sans symétrie.

Une touffe de renoncules de couleurs différentes, ou une branche de plusieurs fleurs, sont très-jolies sur un chapeau de paille jaune, ou sur les cheveux.

Tu me demandes comment faire un châle carré, en filet de laine. D'abord, achète de la laine chez mademoiselle Chanson, rue de Choiseul, n° 4, un moule de 15 millimètres de circonférence et une navette. Tu formes deux boucles aux deux extrémités d'un gros fil; tu attaches, par une épingle, l'une des boucles à un plomb ou sur ton genou; tu as chargé ta navette; tu noues la laine à l'autre boucle de fil, et tu fais une maille de filet. Retire ton moule.

Tu retournes cette maille; dans cette maille, tu en fais une première, puis une seconde. Retire ton moule.

Tu retournes deux mailles; tu en fais une dans la première, deux dans la dernière, ainsi de suite, en augmentant à chaque tour ton filet d'une maille lorsque tu es à la dernière.

Dès que tu as obtenu la grandeur que tu veux donner à ton châle, 1 mètre 75

centimètres, arrivée aux deux dernières mailles, tu les prends ensemble, et diminue ainsi ton filet d'une maille à chaque tour.

Pour la frange, tu prends une laine plus grosse que le fond du châle, tu fais aux quatre côtés deux rangs de filet — tu prends de la laine encore plus grosse, tu fais un rang de filet en tournant deux fois autour de ton moule. — Tu reprends la première laine et fais un rang de filet. — Dépose ton moule, prends une planchette large de 8 centimètres, et fais dessus un dernier rang de filet que tu coupes au milieu.

J'ai vu des jupons, à ceinture, qui avaient trois lés et demi de percale de 86 centimètres de large; ils n'étaient hauts que de 50 centimètres; mais ils avaient un volant de percale de même hauteur, terminé du bas par un large feston plein; ce volant, réuni au jupon par un passe-poil, était à peine froncé, car il n'avait que quatre lés et demi de large.

Et maintenant que notre planche est expliquée, reposons-nous! Je suis aussi fatiguée de toutes ces explications que tu le seras à me lire... mais je te fais une prière: ne lis que la description de l'ouvrage que tu veux exécuter, alors lis-la avec toute ton attention, et tu verras que tu me comprendras bien.

Il m'est impossible de te parler toilette: d'abord, à cause de la douleur générale, et puis il n'y a rien de nouveau.

Le dernier rébus exprime cette pensée: *Sur les ailes du temps la tristesse s'envole.* Mais il y a une tristesse que le temps ne peut emporter, c'est celle que nous causent les malheurs de la patrie... Pour celle-là, le temps ploie ses ailes et marche avec des béquilles...

Adieu. Ton amie toujours dévouée.

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

16 JUILLET 1212. — BATAILLE DE TOLOSA.

Pendant que l'Europe se précipitait tout entière vers l'Orient pour délivrer le sépulcre du Sauveur et faire triompher la bannière de la Croix, une croisade perpétuelle avait lieu sur le sol de l'Espagne. Les Maures l'envahissaient comme les flots envahissent la rive qu'on leur abandonne. Cordoue, Grenade, Majorque, Valence étaient en leur pouvoir. Encouragée par ces succès, l'Afrique envoya une nouvelle et innombrable armée pour conquérir le reste de l'antique royaume des Goths. Mais le roi de Castille, Alphonse le Bref, veillait au salut de sa patrie; il marcha au-devant des musulmans; et quoique à la tête de forces bien inférieures en nombre, il défit complètement ces sauvages ennemis. Le lieu de la bataille s'appelait Navar de Tolosa. Des visions miraculeuses annonçaient, dit-on,

aux peuples la victoire du Christ; et le pape Innocent III, pour conserver le souvenir de cette bataille, institua la fête du *Triomphe de la Croix*, qui se célèbre encore en Espagne le 16 juillet. Les chroniques ont conservé la mémoire du courage héroïque d'Alphonse, et de la valeur guerrière de Roderic Ximenès, archevêque de Tolède, qui combattit avec les troupes chrétiennes pendant cette fameuse journée. Ce prélat était à la fois intrépide soldat, sage politique, prédicateur éloquent, savant historien et aumônier prodigue. Il portait dignement ce nom de Ximenès, si célèbre dans les annales de l'Espagne. Il concourut à la fondation de l'Université de Salamanque et de l'ordre militaire de Saint-Jacques, établissements glorieux que la Péninsule dut aux soins du roi Alphonse le Bref.

MOSAIQUE.

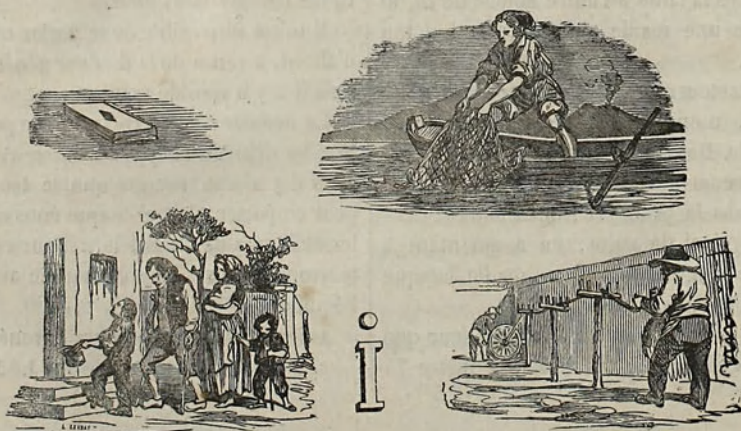
La croix de Jésus-Christ est le sceptre du pauvre, et c'est aussi le dernier que porte la main des rois.

DE LACORDAIRE.

Les petites choses croissent par la concorde, les grandes se détruisent par la discorde.

(Devise des Provinces-Unies.)

RÉBUS.



pe
de
he
Es-
on-
Al-
Ro-
qui
en-
tait
ue,
et
t ce
an-
on-
t de
olis-
aux

on-
r la

)





Journal des Demoiselles.

16^e année